

EMILE MILLER

MON VOYAGE

AVTOUR DV

MONDE



BIBLIOTHEQUE de L'ACTION FRANÇAISE  
MONTREAL 1923

**MON VOYAGE AROUND DU MONDE**



*ÉMILE MILLER*

# Mon Voyage autour du monde

---

---

Ouvrage orné d'une centaine de  
gravures et dessins.

Bibliothèque de l'Action Française

Montréal, 1923.

DU MEME AUTEUR

---

TERRES ET PEUPLES DU CANADA. — 10e mille.  
1 vol. in-12, chez Beauchemin, 1912.

LES ARMOIRIES DE MONTRÉAL.—Brochure illustrée  
de dessins originaux, chez Adjutor Ménard,  
1920.

POUR QU'ON AIME LA GÉOGRAPHIE.—1 vol. in-16,  
chez Ducharme, 1921.

---

*Tous droits réservés, Ottawa, 1923, par  
Mme Emile Miller.*



# VOYAGE AUTOUR DU MONDE

---

## LE DÉPART

---

Combien d'entre vous, fillettes et garçonnets qui me lisez, ont déjà rêvé faire le tour du monde ? N'est-ce pas qu'il serait intéressant de s'en aller sur ce globe dont la surface mesure quelque deux cent millions de milles carrés, à travers des régions dont la physionomie, les productions et les climats sont si divers d'un point à l'autre ; sur ce globe qui porte l'humanité, c'est-à-dire l'étonnante variété des races humaines, différant entre elles non seulement par la taille et par la couleur de la peau, mais par les coutumes, les langues et les croyances, et qui

nous offre cependant la plus admirable preuve que ce qui est si divers a cependant une seule et même origine ?

J'entends des voix qui me disent : "Moi, moi !" Déjà, vous croyez arrivé le moment du départ. Enfants, vous quitteriez ainsi, d'un cœur léger, parents, amis, école, avec celles ou ceux qui vous y instruisent, pour aller courir les aventures d'un long et périlleux voyage ! Car on a beau dire que les moyens de se déplacer ne laissent aujourd'hui que peu de dangers, il va sans dire que le risque du voyage existe toujours...

Cet empressement à partir me plaît fort cependant, j'y vois la preuve que vous êtes de bonne race, que vous appartenez à une nation qui compte déjà beaucoup de voyageurs justement célèbres, et vous montrez ainsi que vous n'avez pas peur de la vie.

Mais nous voilà songeurs ; d'ici, je distingue vos gestes d'hésitation ; et je vous entends dire, tout pensifs : "N'est-il pas possible de voyager en esprit ?" A la bonne heure ! Mais, loin de renoncer au projet de vous faire voir un peu du monde extérieur, je m'empresse de vous raconter les circonstances qui m'ont amené à faire ce voyage autour du globe, lorsque j'avais votre âge.

Au printemps de 1903, mon père fut chargé, par le Gouvernement de la province de Québec de faire un long voyage d'étude. Il n'était pas seul : en effet, l'accompagnaient un ingénieur, un naturaliste et un peintre.

A douze ans, c'est bien tôt, n'est-ce pas, pour voyager de la sorte ? Suffira-t-il de vous dire que

maman n'était plus de ce monde et que papa tenait à faire lui-même, autant que possible, mon éducation. D'ailleurs, une sage tutelle et une robuste santé allait-il me permettre d'accomplir ce voyage sans funestes conséquences et auquel je n'avais jamais rêvé.

J'étais décidément trop jeune pour comprendre parfaitement le but de la mission que mes compagnons de voyage et de fortune allaient remplir. Mais, à en juger par tous les lieux que nous avons visités et les personnages que mon père a consultés, nous n'étions pas de simples touristes ; et, ce qui devait rendre nos pérégrinations plus aventureuses, nous ne voyagions pas toujours par les routes les plus fréquentées.

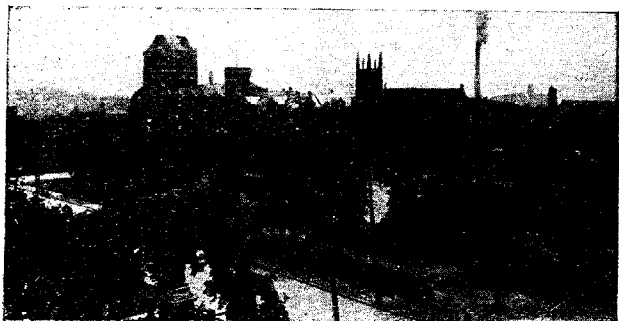
Pendant les quatorze mois que ce voyage a duré, j'ai écrit plusieurs fois à mes tantes et à de jeunes amis qui m'avaient instamment recommandé de ne pas les oublier. A l'exemple du chef de la mission, j'ai pris en route beaucoup de notes et fait quelques croquis. C'est de tout cela que j'aide aujourd'hui mon souvenir pour vous raconter cet inoubliable voyage.

Et maintenant que nos préparatifs sont terminés, vous riez, vous riez de bon cœur ! — Mais où allons-nous donc ? — Sous tous les climats, à travers toutes les latitudes, par les villes et les solitudes, sur les plaines et les plateaux, à travers les exubérantes forêts et les brûlants déserts, dans les vallées et jusqu'au sommet des montagnes, emportés par la locomotive, en voiture, à dos de cheval, allant même à pied. Nous franchirons l'océan, nous navi-

guerons sur les fleuves et les lacs, tour à tour convoyés par des navires les plus variés de forme et de dimension. Nous mènerons parfois la vie même des peuples dont nous visiterons les pays presque sauvages. Nous humerons les brises, nous sentirons les fleurs, nous goûterons aux fruits de tous les climats. En un mot, nous ferons de la géographie vivante, ce qui nous permettra de comprendre un peu pourquoi il y a une si étonnante diversité dans la nature et chez les humains.

Ces spectacles de la nature, ces réflexions, ces souvenirs, ces notions acquises à travers le vaste Canada et chez des peuples étrangers nous apprendront à mieux aimer Dieu, auteur, maître, conservateur et dispensateur des merveilles du monde.

Compagnies et compagnons de voyage, le moment est venu de dire adieu à tous les êtres que vous chérissez : déjà sonne l'heure du départ.



La gare Windsor à Montréal,

## DE MONTRÉAL A OTTAWA

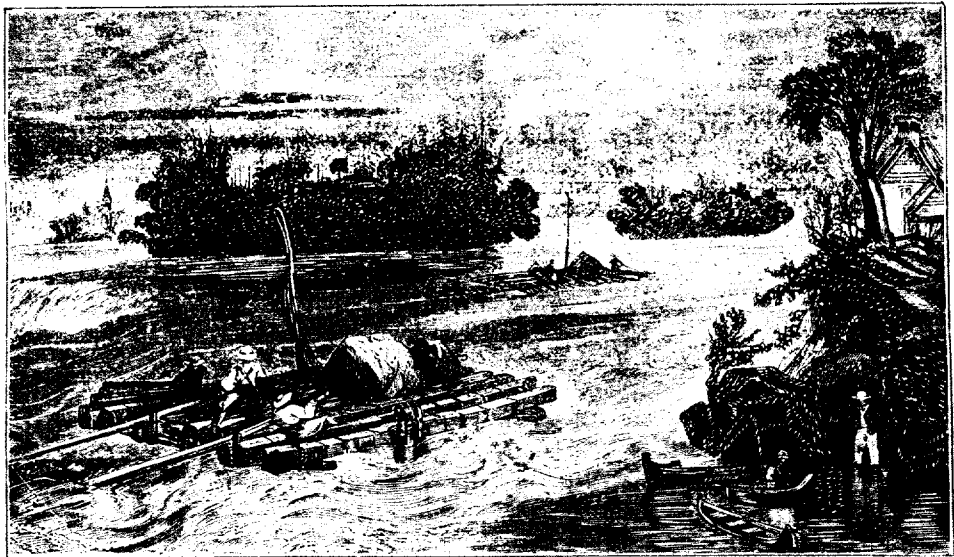
15 mai 1903, gare Windsor, 8 heures du matin.— Cinq voyageurs causent sur le quai de la gare, avec animation et bonne humeur, en attendant le “ tout-le-monde-à-bord ”, qui me semble tarder. Ce groupe comprend ceux qui vont faire le curieux voyage que j’ai entrepris de vous raconter. Papa m’a présenté aux personnes distinguées qui deviennent nos compagnons de route : M. Louis Séverin, ingénieur, M. Jean Bernard, naturaliste, et M. Octave Lebrun, artiste-peintre. Chacun d’eux fait montre d’une parfaite urbanité et témoigne un grand respect pour le chef de la mission.

Pendant que la locomotive égrène ses dang dong empressés et nous emporte vers l’ouest, je salue ma ville natale en regardant le mont Royal s’abaisser à l’horizon. De quelque point et en quelque saison que l’on te considère, ô Ville-Marie, fondation des Maisonneuve, des Lambert Closse, des Jeanne Mance, des Marguerite Bourgeoys, des Youville, des Viger et des McGill, tu demeures intéressante : le jour par la féconde activité de tes magasins et de tes usines, par la beauté de tes monuments et l’étendue de tes parcs ; le soir par ton fourmille-

ment de vie, sous l'abondance de tes étoiles électriques. Au revoir, tours crénelées de Notre-Dame, flèches altières de Saint-Jacques, de Saint-Pierre, de Sainte-Cunégonde et de Saint-Henri ; étincelantes coupoles de Saint-Jean-Baptiste et de la cathédrale. C'est lorsqu'on se sépare des bonnes choses qu'on en connaît mieux le prix.

Nous passons près de Lachine, petite ville industrielle, où commence le canal qui conduit à Montréal, en permettant d'éviter les grands rapides qui barrent ici le Saint-Laurent. Papa me raconte les circonstances du lugubre massacre que les Iroquois firent des habitants de Lachine, dans la matinée du 5 août 1689. En poussant leurs terribles cris de guerre, ils enfoncent les portes à coups de haches, font cent cinquante victimes, allument l'incendie et emmènent un grand nombre de prisonniers qu'ils tortureront dans leur captivité. Un autre souvenir, moins lugubre celui-là, se rattache à Lachine. Non loin de la ville on peut voir des ruines : ce sont celles de la maison qui fut habitée par Cavelier de la Salle, le futur découvreur du Mississipi et de la Louisiane. Mon père me fait observer, à propos de cet audacieux voyage, combien la route du Saint-Laurent et des grands lacs offre de facilités pour aller jusqu'au cœur du continent, ce qui ne diminue en rien le courage persévérant dont cet explorateur a fait preuve.

Salut à une autre villette : Sainte-Anne-de-Bellevue. C'est ici qu'au siècle passé commençait ou finissait l'existence pleine de dangers des canotiers, des bûcherons et des "hommes de cages" qui firent



Une « cage » de bois sur le Saint-Laurent — d'après une vieille gravure.

la fortune des traitants de pelleteries et des exploiters des forêts de pin et de chêne sur l'Outaouais supérieure. M. Lebrun a fait observer la modeste église où tant de voyageurs, soit en partance, soit au retour, venaient invoquer leur patronne tutélaire.

Sortis de l'île de Montréal, nous longeons la rive droite de l'Outaouais en passant vis-à-vis Oka, remarquable par sa vieille mission des Sulpiciens auprès des Algonquins-Iroquois, son calvaire au sommet d'un mont abrupt, et son monastère de Trappistes : Notre-Dame-du-Lac.

Et voici Rigaud, étalé au pied de sa montagne. Elle porte une curiosité naturelle que nous avons pris soin de visiter et que M. Bernard m'a décrite : la *pièce de guérêts*. C'est un champ carré, couvrant trois arpents, où l'on trouve jusqu'à une grande profondeur des cailloux rangés dans un ordre si parfait que l'on se croirait en présence d'une pièce de guérêts. Mon ami le naturaliste a ridiculisé cette prétention maintes fois exprimée, paraît-il, qui ferait de ces cailloux alignés un cimetière indien. Il faut y voir plutôt un champ de roches que les glaciers d'un autre âge auraient façonnées, arrondies, puis étalées sur le flanc de la montagne. Non loin de ce champ mystérieux il y a une chapelle dédiée à Notre Dame et qui est un lieu de pèlerinage. Du même endroit la vue porte loin, sur la rive opposée de l'Outaouais ; et l'on distingue sans peine, sur des niveaux d'altitude croissante, parmi de petits bois, un village et des champs cultivés ; ils occupent comme autant de gradins d'un amphithéâtre dont les Laurentides,

qui barrent l'horizon au nord, forment les dernières marches. En vérité, voilà un beau coin de ma patrie !

16 mai — A huit heures, ce matin, nous prenons le train pour la Pointe-Fortune, où nous sommes bientôt descendus. De ce petit village paisible, nous avons traversé l'Outaouais sur un bateau-passeur, — ce qui ne m'était jamais arrivé, — les ponts sont si nombreux dans notre pays. Ce passeur navigue au pied des rapides de Carillon. C'est merveille que de voir la masse des eaux écumer, bondir et blanchir, en changeant de niveau, sur un demi mille de parcours.

Sans perdre grand temps, mes compagnons de voyage se sont mis à mesurer le terrain autour du village de Carillon. On m'a ensuite raconté les souvenirs d'histoire qui se rattachent à ce lieu. C'est ici, en vue des rapides, entre l'eau rousse de l'Outaouais et les hautes berges couvertes de bois, que s'est déroulé l'exploit suprêmement héroïque de 1660 que vous avez appris dans votre *Histoire du Canada*. Nous étions proche de l'anniversaire de ce fait d'armes qui a sauvé la Nouvelle-France de la destruction par les sanguinaires Iroquois. Lorsque mes compagnons se furent arrêtés au bord d'une route, nous nous découvrîmes, et le chef de la mission rappela les circonstances du combat du Long-Sault. Ici, Dollard et ses seize compagnons vinrent chercher une mort glorieuse, en se portant au devant d'une armée de barbares qui avait résolu de détruire Ville-Marie. Depuis mon voyage, un monument a été érigé sur le théâtre du combat.

Montréal, patrie des dix-sept immortels sacrifiés, possède elle aussi son monument à Dollard, au parc Lafontaine.

Pour éviter les rapides grondants de l'Outaouais, on a creusé dès 1819 un canal qui va de Carillon à Grenville. C'est ici également, le long de ce canal, que fut construit un chemin de fer qui a été maintenu longtemps comme une curiosité. C'est même sur ce train de physionomie tout à fait démodée que nous nous rendons à Grenville, pour prendre le rapide qui doit nous conduire à Ottawa.

Bientôt, dans notre course vers l'ouest, nous saluons sur la rive opposée le manoir qui fut longtemps habité par le grand tribun Papineau. Cette demeure est aujourd'hui sans occupant. M. Lebrun exprime l'espoir qu'elle soit convertie en musée national. Il y a tant de choses intéressantes qui ont servi à nos aïeux, et que le temps se charge de détruire !

Mon père me fait observer l'état prospère des fermes aux bords de l'Outaouais. Toute cette nature rendue docile et généreuse par le travail, tout ce bien-être et cette santé morale, nous les devons, m'a-t-on dit, aux Canadiens français qui s'étaient d'abord engagés comme bûcherons, au commencement du siècle dernier. Mais le traditionnel amour de la terre les sollicitait, et ils ont compris que l'agriculture c'est, pour eux, l'aisance et la liberté.

A propos de ces voyageurs du temps jadis, M. Bernard m'a raconté la "légende de Cadieux." Cela se passe au temps des guerres iroquoises et de



Le monument Dollard à Carillon.

la traite des fourrures par les Français. Cadieux, un coureur de bois, avait "cabané" avec quelques autres familles au portage des Sept Chutes, en bas du Grand Calumet. Peu de temps après la débâcle de la glace, Cadieux attendait les sauvages d'en haut qui devaient se rendre à Montréal avec leurs pelleteries. Mais un bon jour les hivernants du Petit-Rocher, qui vivaient dans la plus parfaite tranquillité, furent surpris par un parti de guerre iroquois. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper à ces sanguinaires sauvages : c'était de lancer les canots dans les rapides, entreprise des plus hasardeuses. Cependant, il fallait que quelqu'un restât en arrière pour distraire l'attention des Iroquois et permettre ainsi aux fugitifs de gagner un lieu sûr. Qui voudra se sacrifier ? Ce sera Cadieux. Pendant que les canots s'engagent dans les tourbillons écumants de la rivière, Cadieux, placé en embuscade, arrête la marche des ennemis et assure ainsi la retraite aux gens du Petit-Rocher.

Les sauvagesses chrétiennes ont raconté dans la suite qu'en descendant les Sept Chutes elles n'avaient rien vu qu'une grande dame blanche qui voltigeait devant les canots, en indiquant la route à suivre. Aucun d'eux ne chavira et, en peu de jours, ils se trouvaient au lac des Deux-Montagnes, hors de l'atteinte des ennemis.

Mais que faisait Cadieux pendant ce temps ? Les Iroquois ne voyant aucune trace des familles, se refusaient à croire qu'elles eussent entrepris la descente des rapides ; aussi, pendant trois jours, donnèrent-ils, mais en vain, la chasse au brave

Cadieux, et ils regagnèrent finalement leur pays. Après avoir erré à l'aventure dans les bois, le héros obscur, ayant épuisé ses munitions, se sentant assiégé par la faim, les soucis et les veilles, avait creusé sa fosse, planté une croix et composé sa propre épitaphe. Lorsque ceux-là que son héroïsme avait sauvés d'une mort humiliante revinrent sur leurs pas, dans l'espoir de le délivrer, ils aperçurent une petite croix de bois et une fosse à demi creusée, où gisait le cadavre du sacrifié, et sur lui quelques feuilles de bouleau contenant un chant que l'on a appelé la *complainte de Cadieux*. Longtemps, les voyageurs, pleins d'admiration pour Cadieux, ont entretenu une copie de cette complainte ainsi écrite sur de l'écorce de bouleau et attachée à un arbre voisin de la tombe de leur héros de prédilection. Ils chantaient volontiers, à la cadence des avirons :

*Petit Rocher de la Haute Montagne,  
Je viens finir ici cette campagne !  
Ah ! doux échos, entendez mes soupirs,  
En languissant, je vais bientôt mourir !*

*Petits oiseaux, vos douces harmonies,  
Quand vous chantez, me rattach'nt à la vie :  
Ah ! si j'avais des ailes comme vous,  
Je s'rais heureux avant qu'il fût deux jours !*

*Seul en ces bois, que j'ai eu de soucis,  
Je demandais : hélas ! sont-ils noyés ?  
Les Iroquois les auraient-ils tués ?*

.....

*Rossignolet, va dire à ma maîtresse,  
A mes enfants qu'un adieu je leur laisse,  
Que j'ai gardé mon amour et ma foi,  
Et désormais faut renoncer à moi !*

*C'est donc ici que le mond' m'abandonne,  
Mais j'ai recours en vous, Sauveur des hommes !  
Très Sainte Vierge, ah ! ne m'abandonnez pas,  
Permettez' moi d'mourir entre vos bras !*

Dans l'après-midi qui se prolonge, nous traversons plusieurs groupements de population, à intervalles de dix à quinze milles et portant tous des noms anglais. Depuis lors, certains de ces noms de lieu ont été changés. Nos compatriotes, qui ne savaient que faire de ces appellations baroques, n'ayant rien de commun avec l'âme canadienne, ont vite fait de remplacer le *Brook* par *Bourget*, et le petit *Moose Creek* par *Lemieux*. On continuera, espérons-le, à franciser ainsi les noms de lieu dans cette intéressante vallée de l'Outaouais, témoin des sacrifices de nos gens pour conquérir ce pays à la civilisation chrétienne et française, qui y devient de plus en plus générale, grâce aux vertus domestiques des nôtres.

Il fait nuit lorsque nous entrons à Ottawa, capitale de la confédération canadienne. A l'hôtel, papa m'a résumé l'histoire de cette ville, comme préparation à la visité détaillée que nous en ferons demain.



La rivière Outaouais — d'après une vieille gravure.

## II

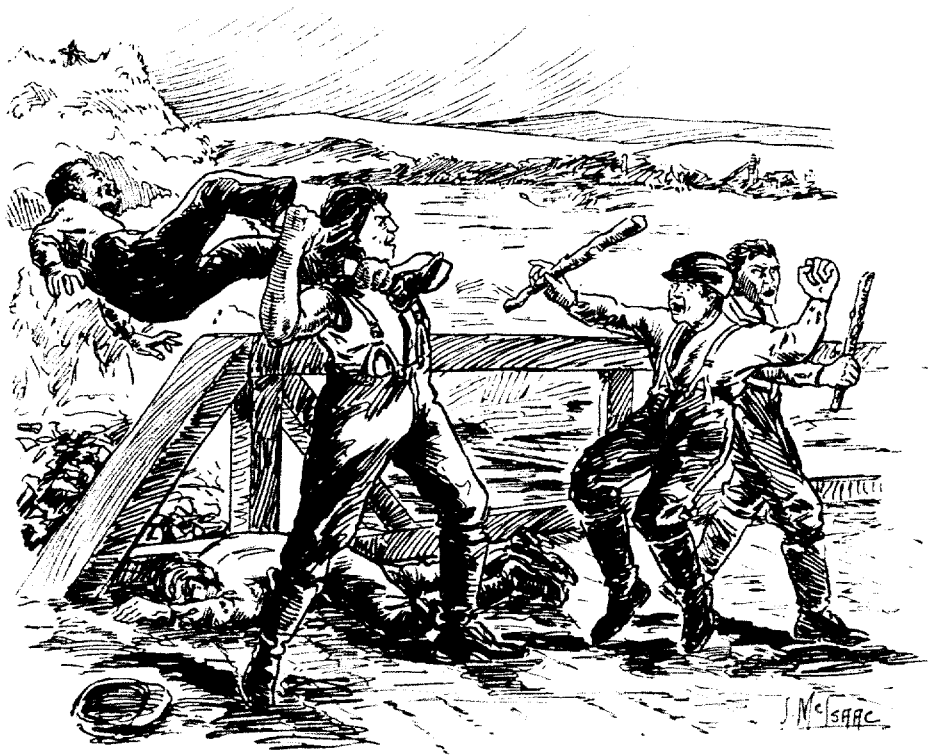
### D'OTTAWA A TORONTO

---

*17 mai.* — Ottawa, où nous venons d'arriver, est une ville au nom baroque, mais qui n'en a pas du tout l'air.

La noble architecture de l'hôtel du gouvernement et des édifices qui l'avoisinent convient bien au siège de la capitale d'un jeune pays, brillant par ses réalisations et plein de confiance dans son avenir. C'est ainsi que mon père a résumé les impressions que lui a laissées notre passage dans la capitale.

J'ai trouvé sans doute remarquable la salle du Sénat et celle des Communes, où siègent les vénérables sénateurs et les députés besogneux ; mais ce qui m'a le plus intéressé, c'est la bibliothèque, où se trouvent réunis la plupart des livres qui ont été écrits sur notre pays. Pas moins captivante a été la visite du musée Victoria, où nous avons pu voir tous les animaux et toutes les plantes qui vivent sur la terre canadienne. J'ai été à même de caresser l'ours polaire, qui pèse plus de 2000 livres ; j'ai vu le morse aux longues défenses d'ivoire, et quantité de bêtes, variées de taille et au pelage précieux. Chacune d'elles a son histoire dans la nature et dans



Un exploit de „Jos. Montferrand à Bytown.

l'économie de notre pays. En entendant discourir mes sages compagnons, je me suis promis d'étudier ces choses, lorsque je serai de retour au foyer.

Quelle que soit la beauté des édifices de la capitale, il faut dire que son site est riche de souvenirs. Là où se trouve le canal Rideau il passait une rivière qui faisait, en tombant dans l'Outaouais, une chute en forme de rideau, d'où le joli nom qu'elle conserve. Et Champlain, en se rendant chez les Algonquins de l'île aux Allumettes, en 1611, fut saisi de la beauté particulière de cette chute ; il a noté qu'en arrière d'elle on pouvait passer sans se mouiller. Le grand voyageur a également admiré le promontoire sur lequel se dressent aujourd'hui les édifices du parlement.

Avant de devenir notre capitale fédérale, Ottawa ne fut longtemps qu'un bien modeste village, lieu de rendez-vous pour les gens qui s'en allaient faire chantier dans les "hauts", c'est-à-dire sur les tributaires de l'Outaouais. Au milieu de la ville passe un canal qui met la grande rivière en communication avec Kingston, au bord du lac Ontario. C'est le canal Rideau, qui a été construit par un ingénieur militaire, le colonel By, en 1824. Et le village, qui se réduisait à quelques auberges, à quelques magasins, c'était Bytown. Il est devenu une ville, parce qu'on se mit à construire des moulins où l'on travaillait le bois, au pied des chutes qui barrent la rivière Outaouais : ce sont les chutes de la Chaudière.

Une autre ville d'industrie s'est édifiée de l'autre côté de la rivière, à Hull ; elle est aujourd'hui

habitée en majeure partie par des Canadiens français. Nous sommes allés visiter ce centre industriel du bois, en traversant sur le pont qui le relie à la capitale. M. Bernard, qui connaît une foule d'anecdotes sur le passé de nos compatriotes, nous a raconté en route une des prouesses accomplies vers 1830 par un célèbre hercule canadien, Jos Montferrant. Ce gaillard-là, dont la douceur était aussi grande que l'adresse et la force physique, se trouvant un jour sur le pont, entre deux groupes d'Irlandais armés de cailloux et de bâtons, et qui étaient résolus à lui faire un mauvais parti, les met en fuite, en s'emparant du plus robuste d'entre eux, qu'il saisit par les pieds, et avec lequel il balaye le pont, et qu'il précipite ensuite dans la rivière.

Des deux villages qu'étaient autrefois Hull et Bytown, l'un s'est développé grâce à la présence des formidables chutes qui favorisent l'industrie du papier et des allumettes, tandis que l'autre allait connaître une destinée plus glorieuse. En 1867 la reine Victoria changeait le nom de Bytown en celui d'Ottawa et faisait de ce lieu la capitale de la confédération canadienne.

J'ai noté cette remarque de mon père, au cours de nos visites: en Amérique les capitales ne sont pas ordinairement les plus grandes villes. Il est excellent qu'il en soit ainsi, afin que, grâce à l'isolement, le travail des législateurs s'accomplisse dans une paix relative. Le nouveau monde a donné l'exemple, parce qu'il était à même de faire une pareille innovation.

19 mai. — Aujourd'hui, nous nous dirigeons

sur Kingston, l'ancien fort Cataracouy, au bord du lac Ontario. Pour nous y rendre, nous traversons un pays encore peu habité, mais couvert de belles forêts, ce qui est le meilleur signe qu'il ne manque pas de fertilité.

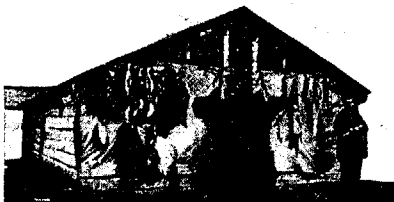
Cataracouy, construit en 1672, sur l'ordre de l'énergique gouverneur de Frontenac, était destiné à protéger la Nouvelle-France contre les incursions des Iroquois. Il fut fortifié par Cavelier de la Salle, en 1675, qui espérait aller prochainement, avec le Père Marquette, à la découverte du Mississipi. Après avoir été longtemps sans garnison, le fort fut relevé pendant la guerre de Sept ans, et il subit un rude siège du général Bradstreet, en 1758. Ce n'étaient plus que des ruines encore, lorsque les premiers colons anglais du Haut-Canada entreprirent d'y élever la ville de Kingston, en 1798. Il y a ici un évêché catholique, une université et une fameuse école, où se forment les officiers et les ingénieurs de l'armée canadienne.

20 mai. — D'ici, nous prenons un bateau de plaisance pour aller visiter les Mille-Iles, — un archipel dans un fleuve, — qui se trouvent au point où le Saint-Laurent s'échappe du lac Ontario. M. Lebrun n'a pas manqué de faire plusieurs croquis des sites vraiment admirables qui passent sous nos yeux, pendant une journée pleine de soleil et des doux effluves du printemps. Il préférerait de beaucoup les îlots abritant des villas aux grandes unités de cet archipel qui portent des hôtels somptueux. Les Mille-Iles sont un endroit de plaisance et de villégiature sans égal en Amérique. Entre ces amas de

roches, densément peuplés pendant la douce saison, mais désertés en hiver, le fleuve s'écoule, peuplé, lui aussi, de navires et de yachts couverts de touristes.

*21 mai.* — En reprenant notre route vers l'ouest, nous avons traversé le lac Ontario, le moins étendu des grands lacs. Il est cependant assez vaste pour que, tout en restant en vue de son rivage nord, qui est tout jalonné de petites villes industrielles, nous ne puissions voir le rivage américain, vers le sud.

Le soir venu, au soleil couchant, nous entrons à Toronto, capitale de la province d'Ontario. J'ai noté son port vaste et sûr, ses rues larges, ses avenues bordées de doubles rangées d'arbres, et le nombre considérable de ses édifices d'architecture imposante : en bas, tout proche du port, les gares (maintenant réunies en une seule) ; plus loin, l'hôtel de ville, qui est en granit rose, bon nombre d'institutions financières, et, sur un niveau supérieur, les hôpitaux, l'université, l'hôtel du gouvernement provincial et la bibliothèque. Toronto grandit à la suite de Montréal et se place au second rang parmi les centres canadiens de l'industrie et du commerce.





Les chutes du Niagara, d'après une estampe ancienne

### III

## AUX CHUTES DU NIAGARA

22 mai. — L'une des joies les plus rares et les plus exquisées que puissent procurer les voyages, c'est de rencontrer sur sa route ce que la plupart des voyageurs ne savent pas voir ; c'est de s'intéresser à ce que peu de gens sont préparés à comprendre ; c'est de trouver ce que les autres ne cherchent pas. Telles sont les réflexions que mon père faisait partager à ses compagnons de route, lorsque nous fûmes parvenus aux fameuses chutes du Niagara. En effet, des centaines de mille personnes vont chaque année visiter le Niagara sans se préoccuper de plus que du spectacle qui s'offre à leurs yeux étonnés ; ils en tirent beaucoup de satisfaction, mais je doute qu'ils y trouvent autant d'agrément que nous en avons éprouvé en étudiant ce "tonnerre des eaux."

A l'origine, le fleuve du Niagara se précipitait dans le lac Ontario, vis-à-vis de l'endroit où est construite la ville de Queenstown. Mais la chute a graduellement reculé vers le sud. La roche qui compose le lit du fleuve n'offre pas une bien grande résistance ; elle se laisse user par l'eau torrentueuse. Il y a plus : les lits de roche inférieurs sont plus tendres

que ceux de la surface, — ce sont des grès, — de sorte que les eaux détruisent davantage par le bas ; de ce fait, la roche se sculpte en manière de tablette, et cette tablette finit par être précipitée en bas, ce qui fait que, chaque année, la chute recule et change de physionomie. J'ai noté le chiffre que l'ingénieur de la mission, M. Séverin a mentionné comme étant celui du recul de la chute du Niagara : 4 pieds et deux dixièmes par an.

Parce que l'on a mesuré la distance qui sépare Queenstown de la chute actuelle et que l'on croit savoir à quelle allure cette chute recule, on a calculé depuis combien d'années elle dure : environ 7.000 ans... N'est-ce pas que le monde est joliment vieux ?

Et quelle est la hauteur de cette chute ? Le Père Hennepin, qui la visitait en 1678, lui assignait près de 600 pieds. Pierre Kalm, naturaliste suédois, qui visita les colonies anglaises et françaises d'Amérique en 1749, croyait avec les ingénieurs du temps qu'elle mesurait 137 pieds. La vérité est que la hauteur verticale de cette célèbre cataracte varie entre 158 et 175 pieds, selon les points où on la mesure.

Les chutes du Niagara ont été décrites par des centaines de voyageurs ; elles ne cessent pas d'être contemplées et photographiées, dans la belle saison, par une multitude de touristes. Chacun en emporte un agréable souvenir, que diminue sans doute un peu la vue d'une multitude de trop voyantes réclames en immenses panneaux, dont les abords du fleuve sont comme criblés. On comprend sans peine que le spectacle devait revêtir une plus sauvage

grandeur, avant que la civilisation, avec ses hôtels et ses usines immenses, eut déparé les routes qui conduisent à la cataracte. Les descriptions des voyageurs de jadis offrent à cet égard un intérêt particulier. Lisons celle qu'en fit Chateaubriand dans son *Atala* :

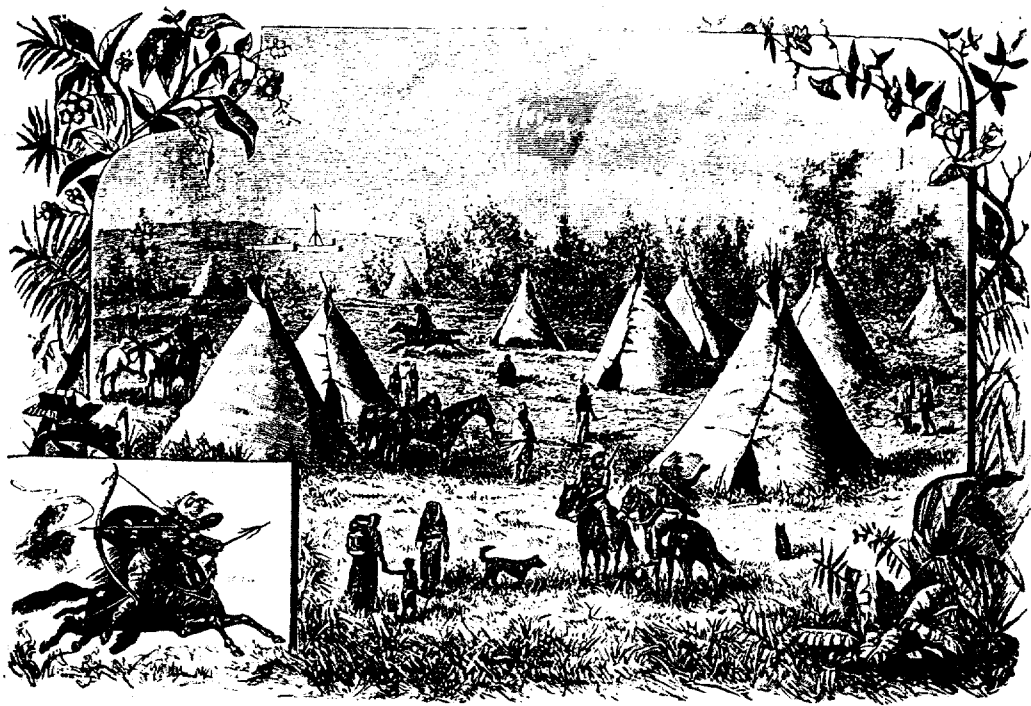
“ Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Erié jusqu'au saut, le fleuve accourt par une pente rapide, et au moment de la chute c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante, on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre ; et des carcajoux se suspendent, par

leurs queues flexibles, au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours."

A l'exemple de tant d'autres touristes, nous avons voulu prendre passage sur un petit navire qui s'avance hardiment jusqu'à quelques centaines de pieds de ces eaux "qui tombent de cet horrible précipice écumant et tourbillonnant de la façon la plus hideuse, faisant un bruit plus terrible que le tonnerre", ainsi que l'écrivait le Père Hennepin.

23 mai. — Nous voici à Port-Colborne, où commence le canal de Welland, avec ses écluses longues de 500 pieds. La construction de ce canal s'imposait, afin que la navigation ne fût pas entravée par la chute du Niagara. Quant aux dimensions si considérables des écluses, j'allais bientôt en connaître les raisons, en visitant diverses villes, tant du Canada que des Etats-Unis, qui sont construites au bord des grands lacs. Entre les régions si variées qui s'ouvrent sur ces petites mers intérieures, il y a des lignes de navigation tout aussi importantes que certaines lignes qui franchissent les océans.

Dans l'après-midi, nous nous mettons en route pour l'ouest. Et le train parcourt un pays bien différent de ce que j'avais vu entre Ottawa et Kingston. Après avoir réjoui mon regard sur les vergers en fleurs, les vignobles, les jardins maraîchers, j'ai appris de mes compagnons que nous traversons l'Ontario méridional et que la fertilité particulière de ce pays tient du sol et du climat, qui est beaucoup plus tempéré qu'ailleurs, surtout à cause du voisinage du lac Erié.



Campement d'Indiens aux premiers temps de la Colonie.

24 mai. — Là-bas, derrière l'escarpement du Niagara, il y a la ville de Hamilton, remarquable pour ses fabriques de tissus et ses hauts fourneaux. La voie ferrée, qui passe à mi-chemin des lacs Ontario et Erié, traverse un pays des plus admirables : très proches les unes des autres, de petites villes riches de couleur, gracieusement posées sur le sol, sont enveloppées à demi par des vergers immenses et féconds : telles sont Sainte-Catherine, Saint-Thomas, London et Chatham, centres du pays des fruits savoureux.

Arrivés vers le sud-ouest, nous passâmes en vue d'une pointe effilée, qui s'avance dans le lac, au bout de laquelle se trouve un îlot, tel un point sur un i. Nous avons admiré, quoique de loin, la riche végétation, les contours harmonieux de cette île minuscule. Mais je fus plus intéressé encore lorsque mon père m'apprit que j'avais sous les yeux la pointe et l'île Pelée, et que le gouvernement fédéral se proposait de les acheter pour en faire un parc national, un lieu où personne ne viendrait troubler la vie des plantes ainsi que des bêtes qui s'y trouvent ou qui y viennent séjourner au printemps et à l'automne. Vu que la traversée du lac est plus facile ici qu'ailleurs, à cause de son peu de largeur, les oiseaux et les autres animaux qui émigrent selon les saisons passent volontiers par cette île Pelée.

Nous sommes arrivés au Détroit dans l'après-midi, ce qui nous a permis de constater l'activité considérable dont cette ville est le siège. M. Séverin m'a dit que cette vie industrielle intense dépend beaucoup du fait que la ville se trouve au point de

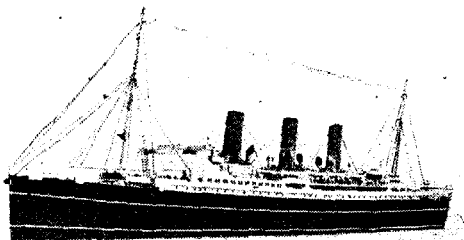
croisement d'une grande route de navigation et de voies ferrées reliant des régions naturellement riches et fort peuplées. A cela, mon père ajouta que le Détroit est construit sur la frontière, entre le Canada et les Etats-Unis.

En 1712, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Détroit, il y avait un fort, le fort Pontchartrain, fondé en 1701 par La Motte-Cadillac. La tribu des Outagamis, alliée aux Anglais, vint assiéger la place, que gardaient seulement vingt grenadiers français, sous les ordres du sieur du Buisson. Le Détroit allait-il être abandonné par les Français, que leurs successeurs seraient certainement des colons de la Nouvelle-Angleterre et que les grands lacs deviendraient fermés aux traitants de la Nouvelle-France. Voyant cela, les tribus outaouaises, huronnes, sakises et osages, qui rôdaient alors autour des grands lacs, dépêchèrent du secours aux assiégés. Au treizième jour d'un combat acharné, les assiégeants, au nombre de trois mille, prennent la fuite ; ils sont poursuivis, puis massacrés. Après cette défaite de leurs alliés, les Anglais ne songèrent plus à couper les communications entre la Nouvelle-France et la Louisiane.

Le lendemain nous nous employâmes à visiter les grands ateliers. Le 25, qui est un dimanche, nous nous sommes rendus à Windsor, ville canadienne, en vis-à-vis de l'historique ville américaine. A mon étonnement amusé, partout, j'entends parler français. Windsor peut-être considérée comme la capitale du valeureux groupe des comtés de Kent et d'Essex, qui est le plus ancien sur la terre onta-

rienne. Il date, lui aussi, de la fondation du Détroit. Bien qu'il soit entièrement entouré d'une population de langue anglaise, il a résisté, dans son ensemble, à l'assimilation. Ainsi que mon père le faisait remarquer au dîner, si ce groupe a laissé sur la route quelques épaves, il s'est constamment fortifié, et quand on le croyait submergé dans les flots anglo-saxons, il est apparu vigoureux et fort, avec ses paroisses, ses écoles et ses sociétés nationales. Bien qu'il forme dans le diocèse de London la majorité des catholiques, cet élément doit livrer bataille pour le maintien de ses droits. Mais, fort de ses écoles bilingues, guidé par un clergé patriote et zélé, il a confiance dans l'avenir, surtout depuis que ses dirigeants l'ont solidarisé avec les autres groupes français d'Ontario.





#### IV

### SUR LES GRANDS LACS

---

Le 27, nous prenons passage à bord d'un grand navire à destination de Duluth. Le lendemain nous naviguons sur le lac Huron, par une assez forte brise. Les longues heures de repos que nous laisse le voyage est propice aux conversations prolongées, sur le pont. L'ingénieur, M. Séverin, m'a paru particulièrement intéressant lorsqu'il a évoqué le souvenir des premières navigations sur les grands lacs, notamment sur l'Erié. C'est ici, en effet, que le premier navire construit par des Européens a fendu l'onde de sa proue glorieuse.

Le frêle canot d'écorce des peuplades indigènes s'était sans doute aventuré déjà sur ces vastes nappes d'eau douce ; les missionnaires et les trappeurs avaient également emprunté leur surface tour à tour paisible et tourmentée pour passer du

Saint-Laurent au bassin du Mississipi et de l'Ohio ; mais il faut attendre la venue de l'indomptable et aventureux Cavelier de la Salle pour voir une construction navale digne de ce nom sillonner les petites mers de l'Amérique française. Le 7 août 1679, un vaisseau de 50 tonnes, le *Griffon*, construit à l'embouchure de la rivière Niagara, partait à destination de la baie Verte, sur le lac Michigan, où il prit un chargement de fourrures qu'il devait amener vers Montréal. Sur le chemin du retour, le navire périt de façon si inopinée que l'on n'entendit jamais parler de son épave ni de son malheureux équipage. Quant à Cavelier de la Salle, il avait poursuivi sa route dans l'intérieur du continent, pour aller immortaliser son souvenir en osant descendre le Mississipi jusqu'à ses bouches. Plus d'un siècle allait se passer avant que la navigation à vapeur vint régner sur les grands lacs : c'était en 1817.

Lorsque nous fûmes parvenus vis-à-vis l'entrée de la baie Georgienne, mon père, s'aidant d'une carte, me montra la route longue, épuisante et pleine de dangers que suivaient les PP. Jésuites, missionnaires des Hurons, les "coureurs de bois" du 17<sup>e</sup> siècle, et plus tard les "voyageurs des pays d'en-haut." Cette route, c'était l'Outaouais, le lac Nipissing, la rivière des Français et la mer Douce, ainsi que l'on appelait alors la baie Georgienne et le lac Huron. Les canots d'écorce, naviguant à la file, se tenaient en vue du rivage, en avançant à coups d'avirons. Si le sauvage ne connaissait pas d'autres moyens de naviguer, les Français pouvaient faire mieux que cela ; aussi, à partir de 1640 ajoutèrent-

ils, à l'exemple des Jésuites, une voile à leurs embarcations, ce qui en doublait la vitesse, pour peu que le vent fût favorable. Mais à voyager ainsi, les fatigues n'étaient pas moins grandes, si l'on songe que les passagers du canot d'écorce devaient rester immobiles, les jambes croisées, pendant des journées entières, et que, le soir venu, ils allumaient un feu sur la grève pour y prendre leur unique repas et trouver un peu de sommeil à l'abri du canot. Le lendemain, au point du jour, ils reprenaient leur route sur le lac immense, mystérieux et plein de dangers.

Il n'y a pas que l'étendue de ces lacs qui les fasse ressembler à la mer ; il y a aussi les oiseaux qui y vivent en permanence. A l'exemple de plusieurs passagers, j'observais depuis quelques instants de grands et gracieux oiseaux blancs, avec les pattes et le bec rosés. Ils jetaient des cris de convoitise, passaient et repassaient agilement, tout proche de nous, en se jouant dans la mâture, pour aller ensuite s'ébattre dans le sillage du navire. Un touriste eut inspiration de leur jeter un hameçon garni d'un appât. Ainsi que prévu, l'oiseau happa la ligne et, blessé, effaré, gémissant, il fut halé sur le navire, ce qui était plutôt cruel ; aussi le spectacle indigna fort notre doux naturaliste, M. Bernard.

Depuis que notre navire est approché des côtes de l'île Manitouline, jusqu'au Sault-Sainte-Marie, le voyage est un véritable enchantement, tant il y a de charme dans la disposition des îles et dans les jeux de lumière. Aussi, M. Lebrun n'a pas cessé

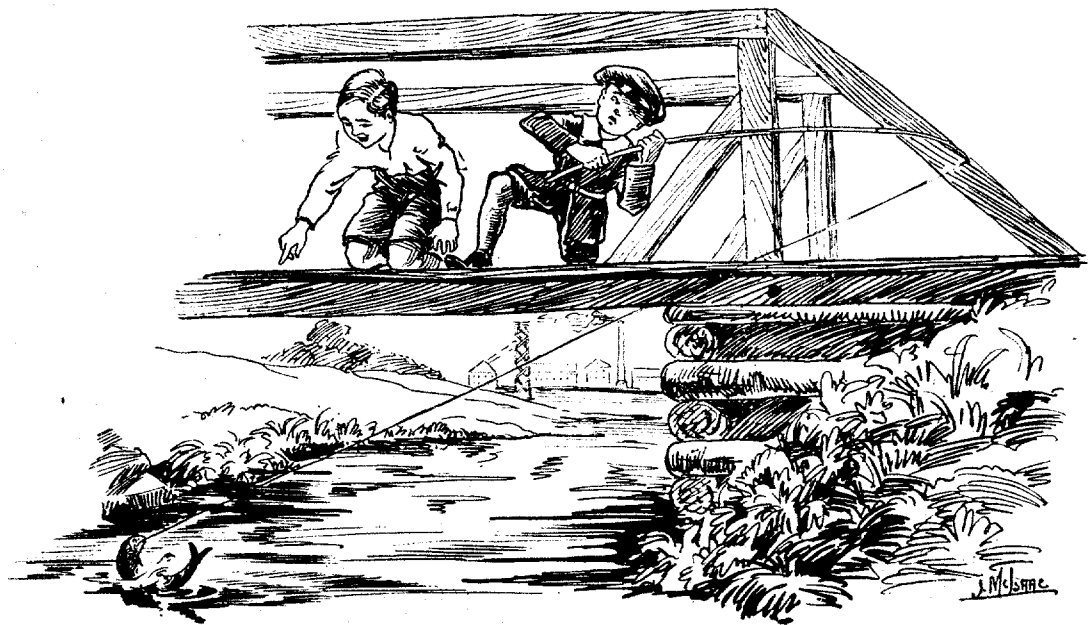
de crayonner des silhouettes de rochers et des effets de mirage.

28 mai — Aux brises tièdes du grand lac Huron, avait succédé le calme plat de la rivière Sainte-Marie, si riche en paysages variés, en coups d'œil inattendus, et qui ne cessent de nous accompagner jusqu'aux deux villes sœurs du Sault Sainte-Marie, que les Américains appellent *The Soo*.

Là, dans la matinée du 2 juin, j'ai été témoin du plus émouvant des spectacles qui se puissent voir à la pêche : une onde froide, fuyante, azurée, tirant sur le topaze, et si limpide qu'à dix pieds de profondeur on pouvait voir très distinctement le poisson mordre à l'hameçon et se débattre dans le courant rapide.

Un petit Canadien français qui, non loin de la ville bruyante, faisait ainsi la pêche sur un ponceau, m'offrit sa ligne, que je tendis avec enthousiasme ; et bientôt j'amenai à moi une superbe truite, qui ne cessa de frétiller jusqu'à ce qu'elle fût placée dans une chaudière pleine d'eau. Ma joie était si grande que je voulus mettre une pièce de vingt-cinq sous dans la main du garçonnet qui m'avait si bénévolement prêté sa ligne ; mais il refusa, tout en s'exprimant dans le meilleur français. Comme j'insistais pour qu'il prît cet argent, il m'indiqua un de ses camarades, pauvre orphelin, avec qui je liai bientôt conversation et qui accepta, tout en rougissant, ma petite pièce de monnaie.

Je devais bientôt faire la connaissance des intéressants compatriotes que nous avons dans la paroisse française du Sault-Sainte-Marie lorsque, le lendemain, nous allâmes saluer M. le curé, un



Et bientôt j'amenai a moi une superbe truite .....( page 34 ).

jésuite, aussi charitable que causeur intarissable.

Bien que la population de langue française soit uniquement ouvrière, elle se compose de foyers où les plus précieuses vertus familiales sont en honneur, où résonne notre parler dans toute sa pureté, où les traditions de la race sont loin d'être méconnues. Les enfants surtout ont un langage, une bonhomie, une allure qu'envieraient plusieurs de mes jeunes amis de la province natale. "Vois, me dit mon père, ce que peuvent faire la fidélité à la foi religieuse et le respect des traditions."

La ville canadienne est rouge, rouge comme du sang de bœuf, qui est la couleur même de la roche qui compose le sous-sol de la ville, et dont on a tiré la pierre pour en bâtir les maisons.

Le Sault-Sainte-Marie américain, en vis-à-vis, est bâti de pierre calcaire et de bois peint, ce qui lui donne une couleur uniformément grise. Cette ville est plus riche de souvenirs et mieux peuplée de monuments que le Sault-Sainte-Marie canadien. Ce que nous y avons admiré davantage est un obélisque évoquant le souvenir des missionnaires et des ambassadeurs français qui ont fait alliance avec les tribus sauvages des grands lacs, en 1671. Le sieur de Saint-Lusson et Nicolas Perrot, comme interprète, sont envoyés à la recherche de mines de cuivre au lac Supérieur ; ils sont également chargés de prendre possession au nom du roi de France de tout le pays environnant. Au Sault, nos voyageurs font la rencontre du père Allouez, fondateur des premières missions dans ces contrées. Des milliers d'Algonquins se trouvent bientôt rassem-

blés au Sault. Le missionnaire ayant enthousiasmé ses auditeurs, dont il parlait admirablement la langue, tous promirent de n'avoir plus à l'avenir d'autre chef que l'*Onontio*, c'est-à-dire le roi de France. Une croix aux armes de France fut érigée au chant du *Te Deum*, on fit force décharges de mousqueterie, il y eut grand festin et grand feu de joie. C'est ainsi que nos pères savaient conquérir l'amitié des Sauvages.

Ici comme en tant d'autres lieux, il n'est plus question de Sauvages, de fourrures, ni d'expéditions en canot d'écorce. Si leur souvenir vit encore, la navigation, l'exploitation des mines et des forêts occupent tous les bras. Rien ne manque à ces villes pour qu'elles restent pleines d'activité.

Il n'y a pas ici qu'une seule écluse, mais cinq, gigantesques, et elles sont construites côte à côte, quatre sur la rive américaine et une sur la rive canadienne. De septembre à décembre, le trafic est si intense qu'il y a un va-et-vient continuel de navires chargés de grains, qui descendent ces canaux, tandis que d'autres moins lourdement lestés les remontent. Les éclusiers travaillent alors jour et nuit, afin de leur donner passage.

Les navires qui convoient du blé sur les grands lacs sont de construction particulière. Une fois remplis de grain, ils se trouvent enfoncés, au point que les vagues peuvent déferler et les couvrir, en glissant sur le pont de fer convexe, mais si bien fermé qu'elles ne pénètrent pas à l'intérieur. C'est à cause de leur gabarit curieux et imperméable, ainsi que s'est exprimé M. Séverin, qu'on les a surnommés les "dos-de-baleine."

Tout en regardant l'animation des écluses, je n'ai pas manqué de noter cette observation de mon père : " Il passe plus de marchandises dans les canaux du Sault, reliant deux lacs, que dans le canal de Suez, qui fait communiquer deux océans, deux mondes."

*Du 1er au 8 juin.*—M. Bernard est allé prospecter au nord de la ville. Armé de son marteau de géologue, il a interrogé la roche, au milieu des bois, au bord des rivières torrentueuses, et à son retour il nous a dit, radieux malgré la fatigue, qu'il avait trouvé plusieurs gisements d'or, de cuivre, de fer et d'argent.

A la suite de cette excursion, la mission a fait des commentaires sur les ressources minières du pays, qui sont un apoint de son souriant avenir. Il y a là un vaste champ ouvert à l'activité de nos fils, m'ont-ils dit. Mais pour que cela se réalise, il faut qu'ils aiment davantage la nature et qu'ils s'efforcent de la mieux comprendre, afin de savoir lui arracher les trésors qu'elle recèle.

Pendant que M. Bernard interrogeait les rochers du nord, nous allions visiter des établissements de pêche, au bord du lac Huron. L'un d'eux nous a permis de constater combien ces pêcheurs de *poisson blanc* sont ingénieux, et surtout l'adresse que les jeunes gens déploient à faire des filets. En hiver, nous a-t-on dit, la glace porte de véritables villages, occupés uniquement à pêcher. Et nous pouvions voir, tout près du rivage, des maisonnettes où l'on s'é tait logé sur la glace, trois mois durant, à plusieurs milles de la côte.

Dans l'après-midi du 9 juin nous prenons passage à bord du *Manitoba*, navire du Pacifique Canadien, à destination de Fort-William. Malgré la brume qui flotte sur les eaux froides nous apercevons, mais de temps à autre seulement, les bords sourcilieux du lac Supérieur qui porte bien son nom, puisqu'il est le plus vaste des lacs du monde. M. Bernard a fait un croquis que j'ai conservé et qui montre que le fond de ce lac descend plus bas que le niveau de golfe du Saint-Laurent.

Le soir venu, en causant sur le pont, le capitaine vient se mêler à notre conversation. Il raconte quelques épisodes de sa vie de marin, qui disent la grande fureur des flots, en hiver surtout. Evoquant le passé de la navigation sur les lacs, il ne doute pas que les villes bâties sur leurs bords ont devant elles un avenir plein de promesses ; c'est que, dit-il, nous avons maintenant un grand besoin de voyager.

Au point du jour, je quitte ma cabine pour admirer le fameux rocher du Tonnerre, où les orages sont fréquents et redoutables. Derrière nous il y a l'île de Michipicoten, d'où l'on tire du fer ; il a servi à construire la section du Pacifique Canadien qui longe la côte nord du lac. La voie traverse là un pays qui n'a rien d'attirant, si ce n'est qu'il est couvert de petits bois où foisonnent le poisson et le gibier de plume et de poil.

Comme nous allions nous engager vers le port de débarquement, nous vîmes de loin l'îlet d'Argent dont le puits s'enfonçait jusqu'à des centaines de pieds au dessous du niveau du lac, à la poursuite de filons de blanc métal. Ainsi qu'il fallait s'y attendre,

observa M. Bernard, un jour, l'eau s'infiltra et noya cette mine si riche, si productive : la crevasse était si large et le flot si abondant qu'il fut désormais impossible de la remettre à sec.



## AU LAC DES BOIS

*Du 11 au 15 juin.* — “Vois, me dit M. Lebrun, de la fenêtre de notre hôtel, le lendemain de notre arrivée à Fort-William, vois comme nos jeunes villes manquent d'esthétique. On prétend bâtir pour répondre à des besoins pressants, pour des fins de commerce ; on songe avant tout à la commodité, sans beaucoup se soucier de l'avenir. Cette ville, qui n'a rien de gracieux, va pourtant devenir une cité de fortune.”

“Cependant, reprit M. Séverin, il faut reconnaître que le site en est merveilleusement trouvé. J'ai confiance que l'on saura faire quelque chose de bien avec cette baie du Tonnerre et cette embouchure de la rivière Kaministiquia. Et n'oublions pas que ce rudiment de cité va devenir la Venise des grands lacs.”

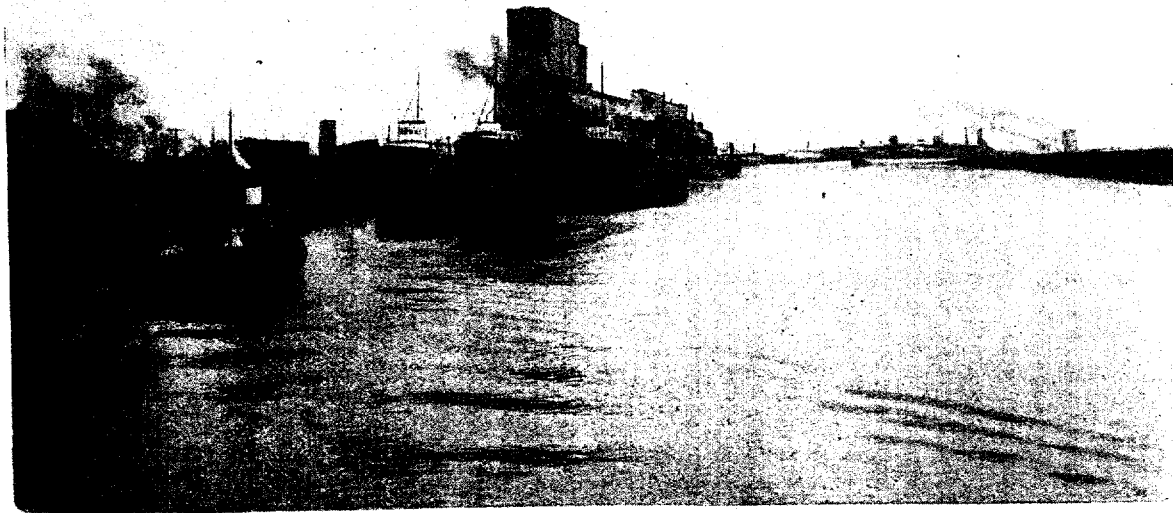
Tout à côté de Fort-William il y a Port-Arthur. Ces deux cités jumelles se sont développées rapidement. Finiront-elles par couvrir d'entrepôts, d'ateliers, d'usines et d'habitations les deux milles de longueur qui les séparent encore ? On se demande déjà si l'on ne doit plus les appeler que “Arthur-William.”

Comme je faisais l'observation que ces vocables de Port-Arthur et de Fort-William n'avaient rien de commode ni d'esthétique, papa fit remarquer que c'étaient là des noms de courtoisannerie, comme les Anglais en ont déjà tant répandu par tout le monde...

Dans ces jeunes villes, on s'occupe surtout du bois, des mines et du transport des blés de la plaine de l'ouest, là précisément où nous nous dirigeons avec impatience.

Nous partons le même jour. Après avoir admiré le saut que fait la rivière Kaministiquia, tout proche de Fort-William, où il y a déjà d'imposantes meuneries, nous nous enfonçons dans l'intérieur du pays. Et quel pays ! L'œil se lasse à regarder ces prairies tremblantes, ces espaces où le marécage dispute le terrain à la forêt et à de petits rochers pelés, dont la surface est de roche vive, de granit, ce qui fait que rien n'y croît, si ce n'est un peu de mousse. Parfois, un chevreuil et, plus rarement, un orignal viennent brouter tout au bord de la voie ferrée, et notre train leur donne involontairement la chasse, jusqu'à ce qu'à un tournant brusque ils prennent la tangeante et s'enfoncent dans le bois, où ils auraient dû rester pour leur plus grande sécurité.

Au milieu de la nuit, nous descendons à Kenora, et, tout proche de la gare, nous entendons le clapotement des eaux du grand lac des Bois. Oh ! le beau nom ! Sans prendre de repos supplémentaire, nous commençons un voyage à la mode des premiers blancs qui ont visité ce labyrinthe d'eau, de rochers et de forêts. Deux Sauvages de la tribu des Cris nous



Le port de Fort William.

feront circuler pendant quatre longues journées sur ce lac que leurs ancêtres appelaient le "Paradis des sauvages", sans doute parce qu'on y trouve plusieurs choses qui leur sont chères : les eaux, où foisonnent l'esturgeon et le poisson blanc ; la *folle avoine*, sorte de riz sauvage ; des myriades d'îles et d'ilots boisés, pareils à des corbeilles de verdure, puis de l'espace, de la liberté.

Je n'oublierai jamais le spectacle dont nous fûmes témoins lorsque le soleil, faisant étinceler le miroir des eaux du lac, nous offrit un parfait mirage. Là bas, à l'horizon, il y avait des ilots en étagère qui flottaient dans le ciel.

Sur la fin du deuxième jour, mon père déploya sur ses genoux une carte ancienne et nous parla de l'île du Massacre. C'était au temps du grand La Verendrye. Le 8 juin 1736, dit-il, un missionnaire jésuite, le R.P. Aulneau, qui avait passé l'hiver précédent au fort Saint-Charles, partit avec Pierre Gaultier Varennes de la Verendrye, fils aîné de l'explorateur, et dix-neuf "voyageurs" venus des bords du Saint-Laurent. L'expédition allait chercher des vivres au détroit de Michilimakinack. Le soir venu, on campa sur une île du lac des Bois, appelée à devenir tristement célèbre.

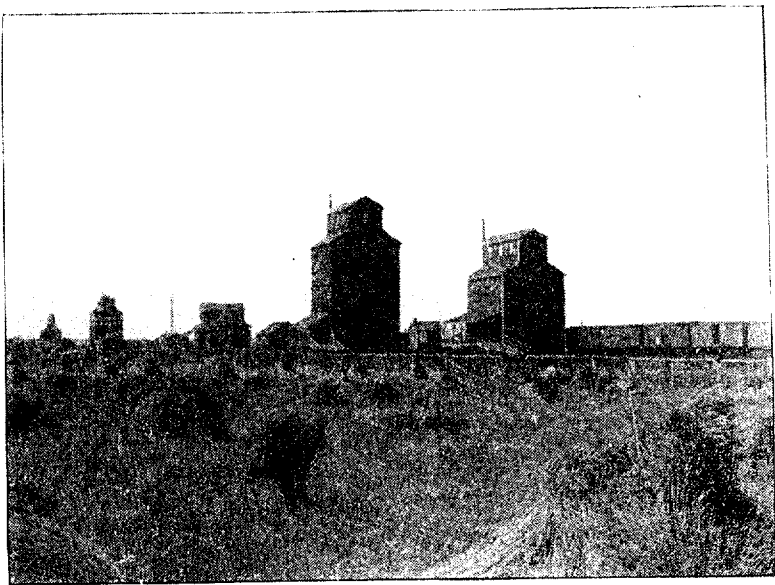
Les "Sioux des canots", comme on les appelait alors, nourrissaient au cœur une haine implacable contre ces "visages pâles" accompagnés d'un "homme de prière", dont la présence menaçait de rendre vaine et impuissante la "médecine" des Sauvages.

Ils se glissent comme des bêtes fauves jusqu'au

campement des Français, ils fondent sur eux et les massacrent jusqu'au dernier. Si l'on en croit la tradition, au moment où le missionnaire fut frappé, un coup de tonnerre épouvantable éclata soudain et jeta la terreur dans l'âme des meurtriers.

Quelques jours plus tard, cinq voyageurs venus de Montréal, aperçurent sur les rochers nus qui dominant l'île, d'étranges objets. S'étant approchés, ils distinguèrent dix-neuf têtes de Français, placées sur autant de peaux de castor. Seuls, le chef de l'expédition, La Vérendrye et le P. Aulneau n'avaient pas été décapités. Le missionnaire fut trouvé à genoux, l'une de ses mains s'appuyait à terre, l'autre était ramenée sur la poitrine, qu'une large blessure avait entr'ouverte. Son cœur n'y était plus : les barbares l'avaient arraché pour en faire un horrible festin. Les voyageurs enterrent les dix-neuf corps dans une fosse commune, sur laquelle ils font avec des pierres une sorte de tumulus ; mais ils emportent avec eux, au fort Saint-Charles, les dépouilles du vénérable missionnaire et de La Vérendrye, ainsi que les têtes de leurs compagnons, pour leur donner une sépulture plus honorable, dans une enceinte fortifiée.

Voilà ce qui se passait il y a près de deux siècles, sur le lac des Bois. Depuis lors, les Sauvages ont toujours considéré l'île du Massacre comme un lieu hanté par le *Matchi Manitou*, — le Mauvais Génie. Elle serait, disent-ils, pleine de serpents. Et pourtant, il n'y en a pas dans ce pays. Mais ils restent persuadés que c'est un lieu maudit, où l'on entend des bruits étranges, et ils n'osent jamais y aborder.



Elévateurs à grains dans l'Ouest canadien

Nous avons passé une nuit sur cet îlot sacré. Sa situation parmi des centaines d'autres îlots, qui ferment l'horizon, fait comprendre comment l'expédition de La Vérendrye a pu être poursuivie en secret et traîtreusement surprise au milieu de la nuit.

M. Lebrun, qui était debout dès l'aurore, a fait quelques croquis des éblouissants paysages, qui s'offraient à nos regards, et il a récité des vers de Leconte de Lisle, dont j'ai retenu ceux-ci :

Et l'île, rougissante et lasse de sommeil,  
Chantait et souriait aux baisers du soleil.

16 juin. — Je trouve dans mon carnet ces simples notes, qui traduisent mes impressions sur la route parcourue les jours précédents : " Adieu, lac enchanteur, tout peuplé de souvenirs glorieux, où le *Matchi Manitou* finira bientôt son règne devant l'héroïsme chrétien."

Ayant mis pied à terre à l'endroit nommé Warroad, en territoire américain, notre parti s'est dirigé vers l'ouest. Nous traversons d'abord un pays ressemblant à celui qui nous était devenu familier, en dépit de sa laideur. Mais à peine sommes-nous rentrés de nouveau en territoire canadien, que la route s'abaisse. Le lac des Bois est à une altitude de 1,057 pieds au-dessus du niveau de l'Atlantique, et déjà nous roulons sur un niveau moyen de 800 pieds. Le sol est d'argile profonde, riche. La végétation a changé aussi ; au lieu de se composer de mousses et d'arbres toujours verts, comme les sapins, les épinettes, il y a des bosquets de bois francs, des

futaies, ainsi que l'on dit en France. Ces petites forêts sont découpées par des espaces découverts, tout pleins de hautes herbes.

Bientôt, me dit mon père, ce sera la *prairie* parfaite. On commence à cultiver la terre. En effet, je notai qu'il avait de longues suites de fermes au bord des cours d'eau. Cette contrée était jadis le théâtre de rivalités guerrières entre les tribus sauvages. Celles qui habitaient les bois jalouaient celles qui avaient la prairie pour domaine. Ainsi, lorsque les traitants de fourrures voulurent prendre possession de ce pays, dûrent-ils y construire des établissements de protection. C'étaient des corps de logis, des magasins entourés d'une enceinte de pieux, que l'on décorait du nom de "torts."



## VI

### DANS LA PRAIRIE

---

*29 juin.* — Partis de bon matin du village de Pembina pour Winnipeg. Et comme nous préférons faire visite aux compatriotes qui cultivent les bords de la rivière Rouge, c'est tantôt à cheval, tantôt en charrette que nous avons cheminé dans cette région un peu monotone, mais si française, si catholique, et qui est la plus curieuse de l'historique rivière Rouge. Là, beaucoup de paroisses portent des noms empruntés au pays d'origine de leurs pionniers : la province de Québec.

*7 juillet.* — Un dimanche, nous entrons à Winnipeg, l'ambitieuse et prétentieuse métropole de l'ouest, qui s'est élevée sur le site d'un fort de la compagnie de la baie d'Hudson : le fort Garry. Ses rues larges, ses édifices élevés, ses vastes entrepôts nous disent que l'activité commerciale ne se borne pas comme jadis au trafic des fourrures.

Du côté droit de la rivière, il y a la modeste ville de Saint-Boniface. Comme la matinée n'est pas encore avancée, nous allons entendre la messe à la cathédrale. Mgr Langevin officie. Cet évêque ardemment patriote dit à ses ouailles que l'avenir du pays dépend de la fidélité des catholiques de

langue française à leurs traditions, à leur langue, et qu'il faut être fier de ses origines, au pays des La Verendrye et des Taché, le premier, parce qu'il a exploré ce pan de continent, et le second parce qu'il y a fait pénétrer jusque fort loin vers le nord les consolantes lumières de l'Évangile.

La délégation a eu l'honneur de prendre le diner avec l'évêque de Saint-Boniface. Le soir, j'ai voulu résumer les intéressantes conversations que j'avais entendues. "On ne saurait trop vanter le rôle des missionnaires venus, les uns de France, les autres de notre province, et qui se naturalisaient en quelque sorte aux tribus errantes et belliqueuses qu'ils voulaient évangéliser. Cette influence bienfaisante apparaît dans le rôle que les métis français de la rivière Rouge ont exercé lors de l'ouverture de la *Prairie* à la colonisation agricole, et surtout lorsqu'on a voulu franchir cette prairie avec un double ruban d'acier, afin de mettre les villes du Saint-Laurent en communication avec les côtes de l'océan Pacifique.

*10 juillet.* — De Winnipeg aux montagnes Rocheuses se succèdent, le long du chemin de fer, d'interminables plaines couvertes par ci, par là de blé et d'avoine. Les céréales y sont moins drues, moins hautes, moins denses que dans les campagnes du Québec, mais la récolte n'en est pas moins profitable. C'est qu'ici les terres toutes neuves sont faciles à travailler, grâce à la puissance des machines que l'on emploie et à la fécondité du sol, qui ne vient pas des engrais, mais de la couche d'humus qui le recouvre. Cet humus résulte de la décomposition

des grandes herbes qui croissent spontanément. Nos chevaux nagent dans ces herbes fleuries.

11 juillet.—Cheminant à travers la plaine dépourvue de tout sentier, nous voilà soudain sur un sol couvert de buttes, au sommet desquelles se montrent timidement des “chiens de prairie”, dont la taille et les aboiements ne ressemblent guère à ceux du chien domestique. Chaque butte représente la sortie d'un terrier ; le sol est tout percé de petits tunnels qui cèdent soudain sous le poids du cheval, à tel point que, ne voulant pas risquer de les voir se briser les pattes, nous faisons à cet étrange royaume l'honneur de tourner bride sans aller plus avant.

18 juillet.— Depuis plusieurs jours nous allons ici et là, en suivant des sentiers durs, étroits, un peu sinueux. Ce sont, me dit papa, des routes qui suivaient les *bisons*. Comme je lui demandais de me renseigner sur ces bêtes, il me répondit que c'étaient des bœufs sauvages de grande taille, qui erraient jadis au gré des saisons, depuis le sud des États-Unis jusqu'à la Saskatchewan.

De 1840 à 1880, ajouta M. Bernard, quelques semaines de chasse au bison, dans les prairies herbeuses, suffisaient, avec un peu de pêche, pour procurer des provisions d'hiver. Vivant dans de si faciles conditions, les Indiens et même certains métis professaient une complète indifférence à l'égard de l'agriculture. La disparition de ce buffle, ajouta-t-il, est intimement liée à celle de la puissance des anciennes tribus sauvages, et fut pour elles le glas funèbre de leur liberté.

C'est dans ces vastes étendues plates de l'ouest que, pendant un siècle, les plus hardis de notre race allèrent déployer leur courage en domptant les tribus sauvages et en fondant des postes de traite qui sont devenus les grands centres du commerce. " Ils travaillaient, a dit l'historien Prud'homme, loin de la civilisation, ils n'écrivaient pas de mémoires, ils ne pouvaient correspondre avec leurs frères de l'Est ; mais, s'ils étaient perdus pour leurs compatriotes, ils n'en déployaient pas moins ces qualités chevaleresques qui ont contribué à faire de la France la nation la plus aimée du monde. Ces courageux pionniers, inconnus de leur temps, ont vu leur mémoire se perpétuer par le nom des villes qu'ils fondèrent, des rivières et des lacs qu'ils découvrirent ; et l'historien recherche de nos jours avec ardeur les moindres traces de leur passage."

En allant à Gleichen, simple gare du Pacifique, voici que nous rencontrons un groupe de cavaliers. C'est la " gendarmerie à cheval ", appelée parfois, mais fautive, la *police montée*, ce qui est un anglicisme de la plus belle eau. Elle fut organisée pour faire respecter la justice sur des régions qui étaient alors presque désertes, où se rencontraient parfois le Sauvage, le métis, l'aventurier et le colon. Fondée en 1873, la gendarmerie a son quartier général à Régina, qui, l'année précédente, recevait son nom en même temps qu'elle devenait la capitale des territoires organisés du Nord-Ouest.

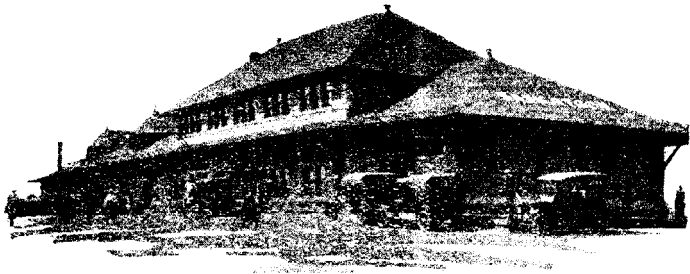
Que les choses ont changé depuis lors ! Le chemin de fer a emmené des colons, des colons de toutes les nationalités d'Europe, qui vont féconder la

prairie illimitée en y remplaçant les bisons par des céréales. Si le pays n'a rien de vraiment beau comme paysages, on se dédommage en y faisant bientôt fortune. Les champs de blé ondulent sous la brise, tout comme des vagues apaisées.

28 juillet. — En chemin de fer. Nous franchissons des régions qui sont le domaine des éleveurs de moutons, de bœufs et de chevaux. M. Bernard me dit que, plus tard, en utilisant l'eau des torrents qui descendent des montagnes, comme par la rivière de l'Arc, on pourra faire l'irrigation de ces terres assoiffées, et qu'ainsi elles seront rendues propres à la culture du blé, tout aussi bien que dans la grande plaine que nous venons de quitter, où il pleut suffisamment pour assurer le succès de cette payante culture. Le souvenir que j'ai gardé de cela m'a fait noter dans la suite la réalisation de ce projet, de la part d'un ingénieur expérimenté.



Le laboureur dans la Prairie



La gare de Saskatoon, Sask.

---



Viaduc en vue d'Edmonton, Alberta.

## VII

### DANS LES MONTAGNES

---

7 août — Nous escaladons la chaîne des Rocheuses. La locomotive crache la vapeur et la fumée. Toujours plus haut, semble-t-elle nous dire. A Banff, dans un décor plein de grandeur, nous nous reposons. De tous côté des lacs dans les montagnes et des glaciers accrochés à leur sommet.

A trois cent milles vers le nord, en pleine région montagnaise, m'a dit papa, en déployant une carte, naissent trois grands fleuves : la rivière de la Paix, regardée comme la source du fleuve MacKenzie, qui porte ses eaux vers l'océan Arctique ; le Saskatchewan, qui se dirige vers la mer d'Hudson, et le Columbia, qui s'échappe après plusieurs détours des longues vallées de la Colombie pour atteindre pour atteindre l'océan Pacifique.

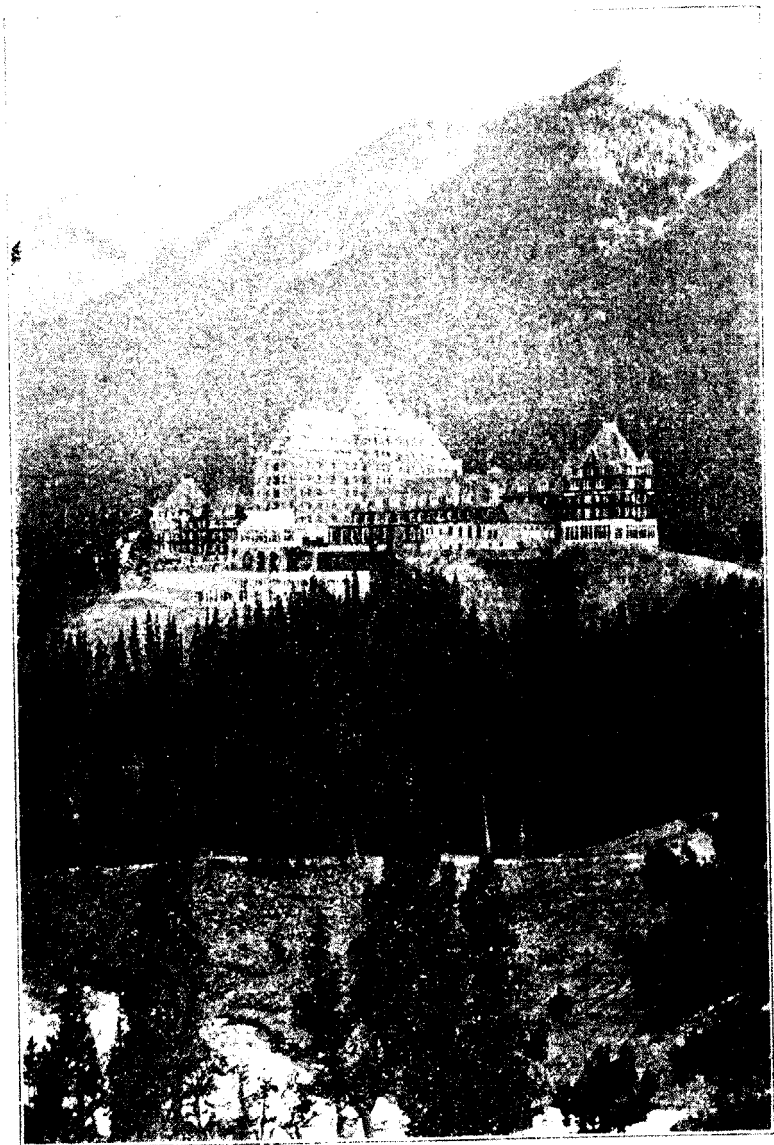
12 août. — Autour de Banff, il y a de quoi émerveiller le voyageur. Partout, des scènes pleines de grandeur et d'un charme imprévu : sommets de monts perdus dans les nuages, manteaux azurés et étincelants de glaciers qui recouvrent d'audacieuses pyramides de roche vive, cascades dont les eaux couleur de lait bondissent parmi les bois sombres, lacs enchâssés entre des

pans de montagnes, — tout cela se trouve réuni en telle abondance qu'il faut applaudir à l'idée qu'on a eue d'y faire un parc national.

Peu importe que ce ne soit bon qu'à être admiré, c'est une grande leçon que l'on donne, a fait remarquer mon père. Dans un pays où l'activité est si grande, il convient qu'il y ait des lieux où l'on puisse aller se refaire de ses fatigues. Le seul mal, c'est que de tels parcs soient accaparés par les fainéants, qui ne méritent jamais de se reposer. Mais comme on ne peut exclure personne, la gouvernement a construit des chalets, organisé la vie au grand air, engagé des grimpeurs de montagnes et invité les touristes à venir y séjourner. Chaque matin, des hommes, des femmes partent à dos de cheval et s'en vont, pour l'agrément, faire l'ascension de quelque sommet voisin.

15 août. — Cet après-midi, au cours d'une promenade, j'ai vu sur un rocher anguleux, escarpé, un animal aussi agile que gracieux ; il interrogeait l'horizon. Notre arrivée a paru l'inquiéter, car il s'est élancé en bondissant au-dessus d'un précipice pour s'enfuir loin de notre regard. C'est un mouflon, animal qui tient de la chèvre et de l'antilope, m'a dit notre naturaliste, M. Bernard. Il y a, m'a-t-il assuré, une autre bête qui vit sur ces sommets : le mouton des montagnes.

24 août. — Partis de Banff ce matin, parfaitement reposés. Notre train roule à 12,000 pieds d'altitude. L'air est sec, pur et vivifiant. A un tournant de la route, le train s'engage dans la montagne : c'est un tunnel de deux milles, que l'on



Baril, dans les Rocheuses

a ainsi percé, afin que la voie ferrée soit à l'abri des terribles avalanches qui, en hiver, glissant soudain des hauteurs que nous cotoyons, pourraient broyer les trains et les précipiter au fond de la vallée qui roule des eaux tumultueuses. Grâce à ce tunnel, les dangers du voyage n'existent plus : les avalanches peuvent passer au-dessus de la voie, sans que les voyageurs en aient même connaissance.

A ce propos, M. Séverin a rappelé que la construction du Pacifique Canadien à travers les Rocheuses s'est faite sans qu'il y ait eu une seule perte de vie, fait peut-être unique dans l'histoire des chemins de fer.

A peine avons-nous franchi la chaîne maîtresse, que nous en escaladons une autre. Ceci me donne l'occasion de consulter la carte géographique, et je constate que la Colombie canadienne renferme quatre chaînes de montagnes et un vaste plateau. Il y a d'abord les Rocheuses, que nous venons de franchir ; elles sont les plus hautes de toutes, mais comme elles reposent sur une base très large, faite en gradins, leur ascension est rendue plutôt facile. Vient ensuite la chaîne des Selkirk, si étroite qu'elle rappelle une lame de couteau ; de chaque côté coulent des fleuves rapides, le Columbia et le Fraser, qui descendent jusqu'à l'océan Pacifique. Plus à l'ouest on trouve un vaste plateau presque dépourvu d'arbres. Vient ensuite la chaîne d'Or, qui doit son nom aux paillettes d'or dont les eaux qui en descendent sont chargées en certains lieux, ce qui ne veut pas dire que ces montagnes renferment quantité de ce précieux métal. Enfin, au bord de l'océan,



Scène d'alpinisme dans les Rocheuses.

il y a la chaîne Côtière, qui s'élève imposante, du rivage du Pacifique.

Sur toutes ces montagnes la végétation varie selon que leurs pentes regardent la mer ou qu'elles lui tournent le dos. Les arbres sont d'autant plus vigoureux et drus que la pluie et la chaleur sont considérables. Ce sont les flancs de montagnes faisant face à l'océan, d'où vient l'humidité tiède, qui sont le plus richement boisés.

Quant aux hauts plateaux qui occupent le centre de la province, mon père m'assure qu'ils sont loin d'être propres à la culture dans toute leur étendue. Leur altitude considérable, de 4000 à 5000 pieds, fait que les froids y sont grands ; ainsi des gelées y sévissent même en été. Cependant, de considérables étendues de ces hautes terres sont recouvertes d'une herbe renommée pour l'élevage ; de sorte qu'on y fait paître de nombreux troupeaux de bétail. Bien que, dans ces immenses paturages naturels, la chaleur des étés soit intense, que la froidure des hivers le soit également, la sécheresse de l'air, sans être excessive, est telle que les bestiaux peuvent rester dehors, en toute saison.

Cependant, la culture est forcément restreinte aux vallées, qui ont l'aspect d'auges profondément taillées dans la montagne. En été, l'air est sec au point qui faut amener par des conduites l'eau qui va servir à l'arrosage ; c'est ce qui s'appelle faire de l'irrigation.

26 août. — La voie ferrée suit un fleuve, le Fraser. J'ai vu ici un campement de mineurs, là des Sauvages qui pêchent, ailleurs des vergers illimités, aux



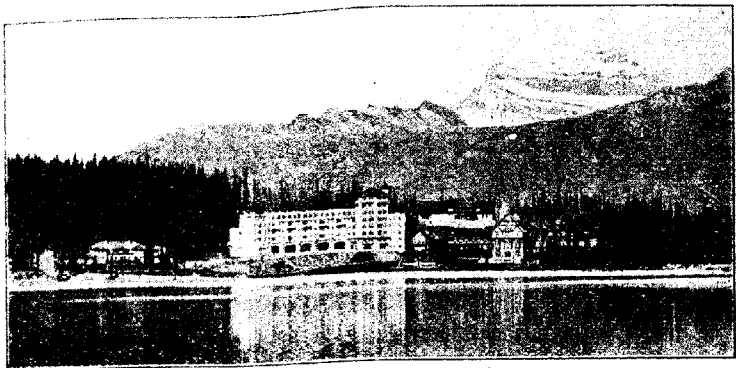
Au lac Oesa, près de Field, C. C. dans les Rocheuses

fruits murs. Les pommes que j'ai goûtées à Yale étaient loin d'avoir la saveur des pommes de Notre-Dame-de-Grâce, de l'île Jésus et de Saint-Hilaire.

*1er septembre.* — Sur le cours du Fraser il y a des saumoneries. Elles sont maintenant inoccupées, vu que le saumon se pêche au printemps. Ce poisson remonte alors le Fraser en rangs si pressés que le cours des eaux paraît arrêté. La limpidité de ce fleuve est si grande qu'on y voit luire et scintiller les écailles des saumons aux reflets métalliques. Les filets que l'on jette entre deux embarcations sont bientôt retirés chargés de poissons au point qu'il y a danger de les rompre. Aussitôt que capturé, le saumon est apporté aux usines, où il est apprêté et mis en conserve, que l'on expédie non seulement au Canada oriental, mais en Australie et jusqu'en Angleterre.

C'est dans le sud de la Colombie que l'agriculture se développe davantage parce que le climat s'y montre plus favorable qu'ailleurs.

*5 septembre.* — Troisième journée passée à Vancouver. Je note que l'air est serein, et je demande à mes savants compagnons si *Vancouver* ne veut pas dire qu'on est ici à l'abri du vent. Ma question a dû amuser ces messieurs, qui ont profité de l'occasion pour faire un peu d'histoire en ma présence. Vancouver, c'est le nom d'un navigateur anglais qui explora la côte d'Amérique, en 1791. Il venait d'accomplir ce voyage, lorsqu'un Écossais, commis de la compagnie de la baie d'Hudson, Alexandre Mackenzie, se rendit par terre au bord de l'océan. Quant au fleuve, dont nous avons suivi le cours, en



Sur les bords du lac Louise

---



The Bow River.  
at Banff.

La rivière Bow, à Banff.

traversant les montagnes, il a été exploré d'abord par Simon Fraser, en 1807. Un voyageur canadien, Gabriel Franchère, a ensuite traversé ce pays en 1826, en franchissant les montagnes Rocheuses par une passe qui n'était encore connue que des indigènes. Les nôtres ont été encore à l'honneur, par le voyage de Mackenzie, puisque, a-t-il écrit, sans la persévérance, l'adresse et le savoir-faire des voyageurs bas-canadiens dont il avait retenu les services, il n'aurait pu mener à bonne fin ce mémorable voyage de découverte.

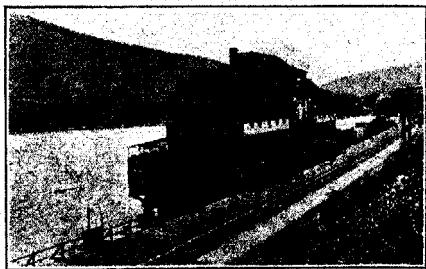
7 septembre. — Visite au parc de Vancouver. Impossible de s'asseoir, à cause des averses qui tombent trop fréquemment, à notre gré. Là, j'ai vu du grand nouveau, que je ne pouvais comprendre. Il y avait comme de la dentelle et des guirlandes suspendues aux branches des arbres géants de ce parc. Ce sont des plantes qui vivent sur les arbres, à la façon du fameux gui des druides bretons, m'a dit papa. Ces plantes gracieuses, vivant ainsi en l'air, les botanistes les nomment des *épiphytes* ; on en trouve dans les bois des pays humides, comme ici. Un autre sujet d'étonnement a été la taille des arbres, en particulier le sapin Douglas, dont le tronc peut mesurer vingt pieds de circonférence et s'élever jusqu'à plus de deux cents pieds.

En me montrant l'eau de pluie qui ruisselait sur les bancs du parc et les gouttelettes qui tombaient du gigantesque dôme de verdure où nous trouvions, M. Bernard m'a fait comprendre, mieux que tous les livres, pourquoi la végétation est si luxuriante, si puissante en Colom-

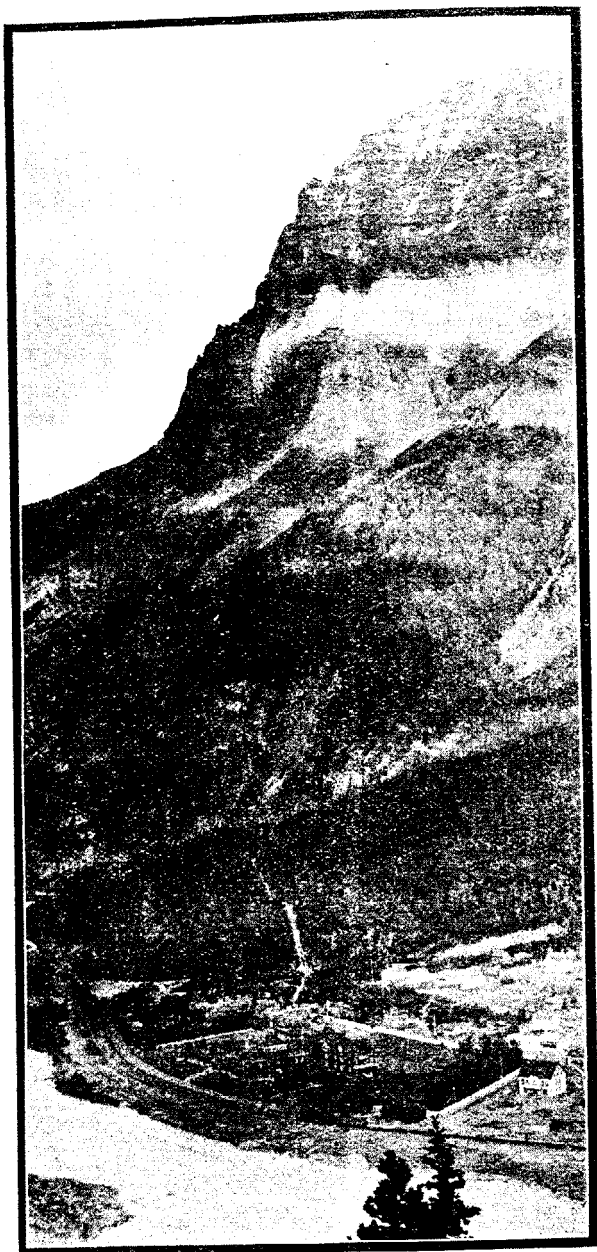
bie. Tu comprendras cela mieux encore, a ajouté papa, lorsque nous serons sur la mer, ce qui m'a rendu quelque peu songeur.

*Du 11 septembre au 17 octobre.*— Mon cahier est chargé de notes et de croquis se rapportant à un voyage en yacht qui a duré cinq semaines, le long des côtes de la Colombie. Nous avons navigué entre une myriade d'îles grandes et petites, sur des eaux profondes, parmi des escarpements qui pénètrent loin dans la côte. Partout on voit de ces sortes de golfes étroits, aux bords encaissés, en manière de précipices, d'où l'eau tombe en cascades. M. Bernard, qui a visité la Norvège, dit que ce sont des *fjords*, et que ceux-ci surpassent en beauté tous ceux qu'il a déjà vus.

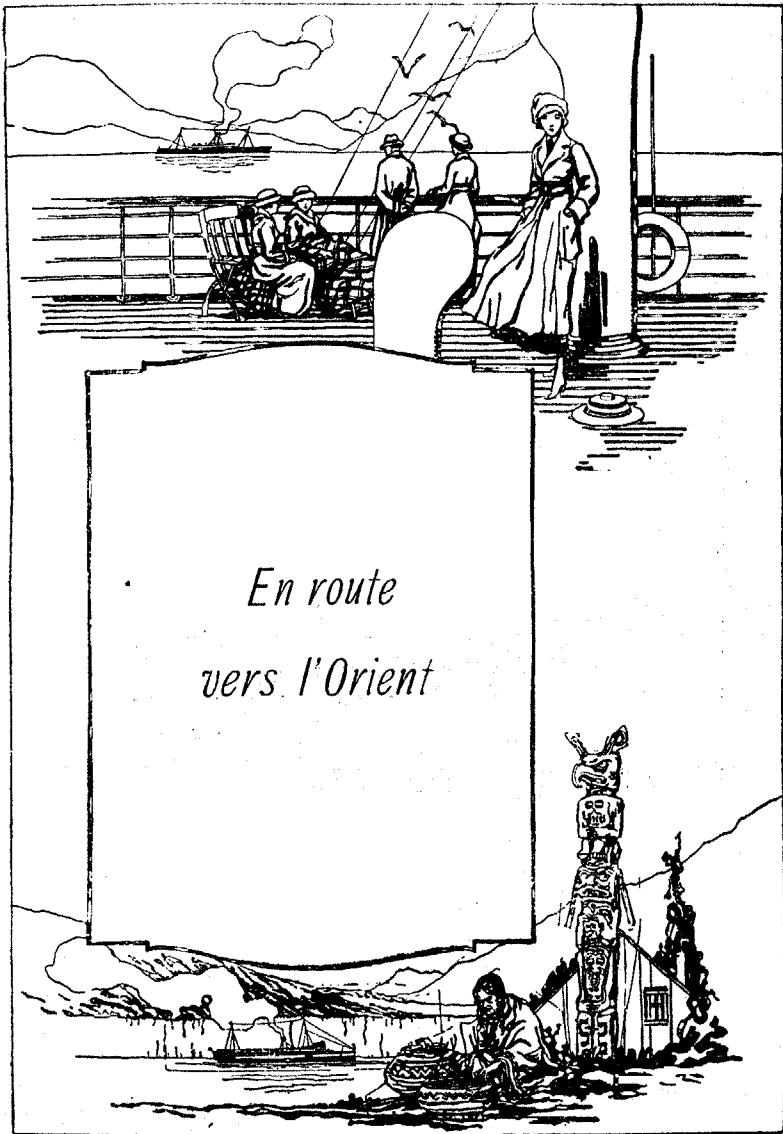
*18 octobre.*—Au retour de cette reposante croisière, qui devait être notre apprentissage de la mer, nous entrons à Victoria, capitale de la Colombie. Son hôtel du gouvernement, ses jardins, ses résidences sont dignes d'intérêt. Il y a beaucoup de Japonais ici.



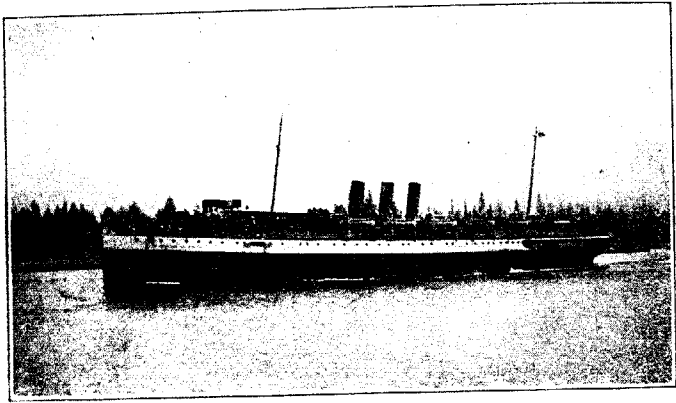
Sicanous dans les Rocheuses



Field, au pied du mont Stephens.



*En route  
vers l'Orient*



## VIII

### SUR LE PACIFIQUE ET AU JAPON

---

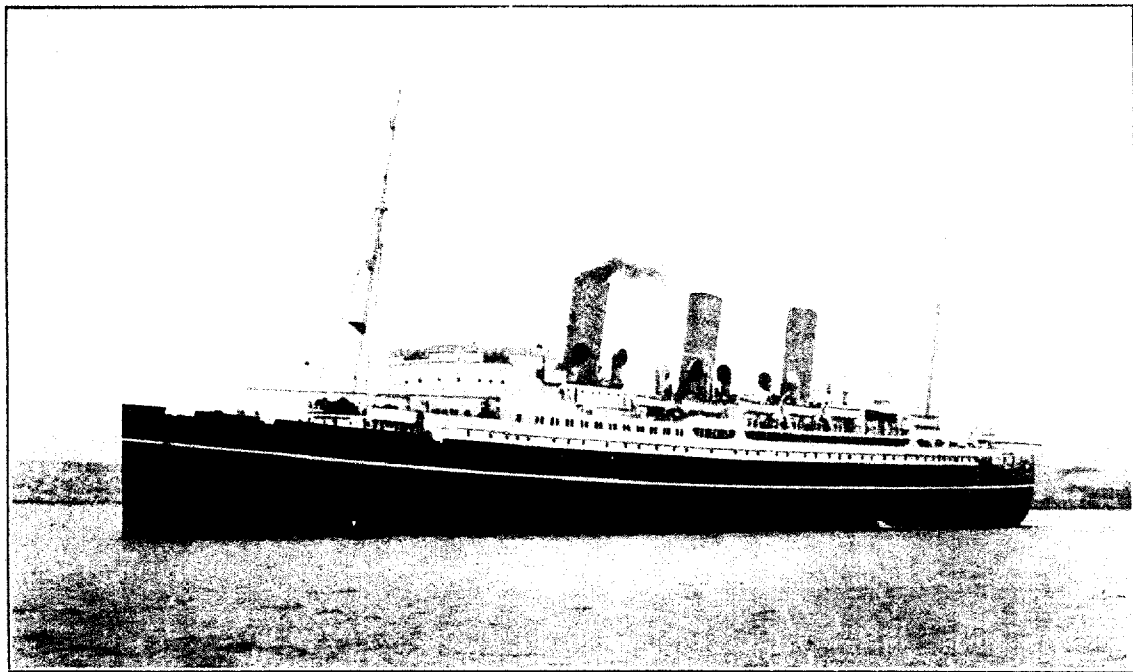
20 octobre. — A bord d'*Empress of Japan*. Enfin, le voici l'océan qui nous porte entre l'abîme et le ciel. En route pour le pays du *Soleil levant*. . . Nous voguons vers un autre monde. Si, à différentes heures du jour, le ciel se colore de vives couleurs, l'*Empress* rencontre une mer démontée. Malgré le roulis et le tangage, nous filons constamment nos 32 milles à l'heure.

Du 21 octobre au 26 décembre. — Après la tempête, le calme, avec un horizon dépourvu de tout ce qui peut distraire. Cependant, au dehors de notre ville flottante qui porte 1500 être humains et quelque 5000 tonnes de marchandises, la vie est loin d'être absente. Si nous allons sur l'avant de l'*Empress* et que nous le voyons fendre la vague qui gronde, déferle et rebondit en écume, nous regardons les poissons qui passent et repassent à quelques pieds seulement de la pince du navire. Ce sont des marsouins ; ils prennent un visible plaisir à s'entre-croiser ainsi au devant de l'*Empress* et semblent lui dire : "Nous allons encore plus vite que toi." Au large, dans le demi-repos de l'onde, nous apercevons parfois de petits jets d'eau ; ils nous

avertissent qu'il y a là une baleine ; pourvu que nous ne passions pas trop proche d'elle, notre voisinage ne paraît pas l'inquiéter outre mesure. Quant au ciel, il est dépeuplé : plus d'oiseaux. Certains d'entre eux, qui nous avaient accompagnés à partir de Victoria, nous ont quittés après deux jours de marche ; ils ressemblaient fort aux goélands des grands lacs du Canada.

*27 octobre.* — Ces messieurs causent parfois avec les officiers du bord. Comme ils ont parlé ensemble de bâbord et de tribord, de poupe et de proue, j'ai voulu savoir ce que ces mots signifient. Et ce fut M. Bernard, à qui je dois déjà tant de précieux renseignements, qui m'a éclairé là-dessus. Autrefois, sur les navires à voile, il y avait la batterie de canons, placée en travers, sur le pont d'avant ; lorsqu'on se trouvait à la batterie, face à la proue, c'est-à-dire au devant, le flanc de gauche du navire était appelé bâbord, et le flanc de droite, tribord. Quand à la poupe, c'est l'arrière du navire.

*28 octobre.* — Dimanche ; nous venons de franchir le 180<sup>e</sup> méridien. Certes, cela s'est accompli sans que rien dans le ciel ne nous en ait averti, puisque les méridiens sont des cercles imaginaires que nous traçons sur nos cartes, pour la commodité des calculs et des observations. Mais il faut dire qu'on attache à celui-ci une attention toute particulière. En se rendant d'Amérique en Extrême-Orient, c'est-à-dire en marchant au devant du soleil, les marins ont convenu d'avancer ici le calendrier d'un jour. Par contre, en allant d'Extrême-Orient en Amérique, on retarde le calendrier d'un



L'Empress of Canada, qui fait le service entre Vancouver et les ports du Japon, de la Chine et des Philippines. C'est la plus récente addition à la flotte du C. P. R. sur l'océan Pacifique.

jour. C'est sur cette ligne idéale séparant les deux mondes, qu'il faut soit répéter le quantième, soit l'avancer d'un jour ; de sorte que si la semaine des trois jeudis est chose impossible, celle des deux jeudis ne l'est pas, pour les navires qui se rendent d'Extrême-Orient en Amérique. Quant à nous, nous sommes passés aujourd'hui du dimanche au mardi.

4 novembre. — Nous venons de croiser un navire japonais, une *jonque*, cependant, il nous reste encore à naviguer deux jours entiers. La vue de cette jonque, si loin de terre, fournit à papa le prétexte d'une dissertation sur les origines du peuplement de l'Amérique. Ses compagnons de voyage signalent le détroit de Bering comme le lieu tout indiqué, comme la route à suivre tout naturellement pour passer de l'un à l'autre monde. Il rappelle que, dans les temps historiques, des jonques parties du Japon, de la Chine, de la Malaisie, ont maintes fois abordé sur les côtes de la Colombie, de la Californie et du Mexique. De sorte que c'est par la voie ouverte du grand océan qu'aurait été peuplé le continent d'Amérique.

5 novembre. — Enfin, parmi les feux de l'aurore, nous venons d'apercevoir des sommets de montagnes. Cet après-midi nous foulerons enfin le pays tant vanté du *Soleil levant* : le Japon. D'ici là, l'œil découvre des sommets pointus, enneigés ; quelques-uns sont des volcans et, à cause de leur grande élévation, ils semblent, surgir de la mer. Avec une lunette d'approche, je puis voir qu'il s'échappe de la vapeur de ces sommets et que

d'autres sont couverts de neiges éternelles. Les premières pentes des montagnes sont occupées par des cultures, surtout des rizières. Plus bas, croissent le bambou et des arbres qui ressemblent assez aux nôtres.

6 novembre. — Nous voici à Tokio, capitale du Japon. Hier, c'était notre débarquement dans la rade de Yokohama, qu'une dizaine de milles séparent de la capitale. Aujourd'hui nous pouvons déjà constater quelles différences profondes il y a dans les mœurs, dans la vie privée et la vie publique, entre le Japon et chez nous.

Les parents semblent avoir beaucoup d'affection pour leurs enfants ; ils les appellent leurs " trésors fleuris " et leur donnent plusieurs autres noms de tendresse. Les enfants reçoivent un nom lorsqu'ils sont tout jeunes ; on leur en donne un nouveau à sept ans et un autre à quinze ans, qu'ils garderont le reste de leur vie.

Ici, comme chez nous, les familles sont nombreuses ; cependant il est rare qu'on entende pleurer les marmots. C'est un fait, m'a-t-on assuré, qui tient de l'éducation, du tempérament ainsi que du costume commode qu'ils portent. Les parents jouent volontiers avec leurs enfants, mais ils sont loin de les gâter en se pliant à leurs caprices.

Quant aux bambins de mon âge, j'eus vite fait de m'habituer à leurs jeux, au premier rang desquels il faut mettre le cerf-volant, qu'ils lancent jusqu'à des hauteurs considérables. Mes amis d'occasion savent rattacher le sentiment de la guerre jusque dans ce jeu qui, dira-t-on, ne s'y prête

guère. Voici, d'ailleurs, comment ils s'y prennent. Lorsqu'un appareil est parvenu à une certaine hauteur, on croise son fil avec celui d'un autre cerf-volant que l'on a enduit de verre pilé. Le simple frottement de la corde rugueuse a bientôt fait de couper le fil qui n'est pas enduit de poudre de verre. Le cerf-volant ainsi abattu appartient à celui qui en a coupé le fil ; et, de ce fait, il ne survient jamais de rixes.

Un autre jeu familier aux petits Japonais consiste à envoyer un message par cerf-volant. Lorsque l'appareil s'est élevé à une grande hauteur, un coup brusque, imprimé au fil qui le retient, fait ouvrir subitement une enveloppe qui est attachée à la queue du cerf-volant ; et de cette enveloppe il s'échappe une pluie de petits papiers multicolores, comme une pluie de confetti.

*19 novembre.* — Au cours des deux semaines qui se sont écoulées depuis mes jeux avec les petits Japonais, nous n'avons pas chômé. Nous arrivons d'un voyage au nord du Japon. Ici et là, visite de temples, de maisons, d'ateliers, de rizières. Ce peuple de quarante millions est laborieux, plein de courage, de dignité et de bon goût. Partout, on cultive avec soin, sans perdre la moindre parcelle de terrain. Le bambou, qui croit si vite dans les bas-fonds, entre dans la construction des maisons, ce qui leur donne une gracilité, une physionomie et une légèreté des plus curieuses. Parmi les industries, il faut citer celles du ver à soie, du papier et des jouets.

Vu qu'ici la population vit nombreuse, sur un petit

territoire, la main-d'œuvre est d'un bon marché extraordinaire, ce qui fait que les industriels japonais peuvent écouler à l'étranger les menus objets de leur fabrication. Aujourd'hui, comme au temps de mon voyage, on trouve partout au Canada des tissus, des bibelots, des jouets venant du Japon.

M. Séverin m'a fait ressouvenir des ouvriers et des marchands japonais que nous avons vus sur divers points de la côte de la Colombie canadienne. On émigre du Japon, parce que la population se fait trop nombreuse. C'est à cela surtout qu'il faut attribuer cette sorte d'audace et de courage qui caractérisent l'émigrant japonais de par le monde.

27 novembre. — Mes compagnons m'ont fait observer que les femmes du pays ne portent pas toutes leurs cheveux de la même façon ; il suffit d'un peu d'attention pour savoir si une jeune fille est courtisée ou si elle ne l'est pas, si une femme est veuve ou épouse, et, parmi les veuves, lesquelles sont disposées ou non à se remarier.

Quant aux hommes, même chez ceux des classes inférieures, on y découvre sans peine le sentiment de dignité. Tout Japonais, celui-là aussi qu'on nomme le *coolie*, le manœuvre, veut être respecté ; il y a chez eux une sorte de fierté qui a ses racines dans une conception supérieure de la personnalité et du droit de chacun. Commandez brusquement un coolie, a dit papa, et il va vous rire à la barbe ; tout pauvre qu'il soit, il ne peut comprendre que nous ayons le droit de le gourmander.

15 décembre. — Grosse nouvelle, profond émoi.

Rien n'était plus propre à nous étonner et à nous réjouir, que ce que papa vient de rapporter à ses amis de la mission. Il y a des chrétiens au Japon, des chrétiens en communion avec Rome ; un missionnaire l'a dit, à Noël, nous pourrions aller à la messe de minuit ! Comme à Montréal ? ai-je demandé, tout ému. - Nous verrons bien, m'a-t-on répondu.



Musiciens philippins

## CHEZ LES CHINOIS ET LES PHILIPPINS

27 décembre. — Nous revoici en mer, sur un petit paquebot, à destination de Shanghai. Vu qu'il fait froid sur cette mer de Chine, tout comme au Canada, je suis resté dans ma cabine, j'écris mes souvenirs de la Noël passée à Tokio.

Ainsi que mes compagnons de voyage me l'avaient promis, nous sommes allés, le soir du 24 décembre, dans un quartier plutôt paisible de la grande cité. Nous pénétrons dans la demeure d'un brave homme, de fortune moyenne. Déjà, plusieurs familles japonaises nous ont précédés ; quelques-unes nous suivent de près. La chapelle occupe la meilleure partie de la maison de notre hôte. Il a suffi pour cela d'enlever deux ou trois cloisons mobiles, en bambou.

Le prêtre qui officie — vous le dirai-je ? — est un Canadien français, le Père Julien Lagarde. Il y a messe haute et solennelle avec chant grégorien, une messe basse est agrémentée de cantiques en japonais, chantés par l'assistance, sur les airs de nos vieux noëls. Il y a aussi — ineffable plaisir — une crèche rustique avec, dans de la paille, le divin Bambin.

Après l'office, nous causâmes quelques instants avec ce "pays"; il nous a confié que sa mission compte près d'un millier de fidèles et que, malgré le fait qu'il y a au Japon une religion d'Etat, les conversions aux vérités consolantes du christianisme sont fréquentes.

29 décembre.— Shanghai est une ville affreusement bruyante et surpeuplée. Chaque fois que nous allons sur la rue, nous revenons exténués de fatigue; à tout moment, dans les voies étroites et tortueuses, il y a des porteurs, des *coolies*, qui, tout en courant et en chantant, menacent de nous renverser.

1er janvier.—On m'avait déjà dit que la Chine est fort peuplée, mais j'ignorais que dans ses villes on dût habiter les ports et les rivières. Partout, des *sampans*, sortes de barques et de chalands convertis en maisons flottantes. C'est par le fameux canal qui va du fleuve Bleu au fleuve Jaune, que nous nous rendons à Péking. L'art de la culture est ici le premier des arts.

C'est en causant d'intéressantes chinoiseries que sur le Grand canal, nous passons le Jour de l'An. Certes, notre pensée se reporte longuement vers tous ceux qui, à Montréal, pensent à nous...

5 janvier.— Péking! Péking! la cité impériale, qui fut si longtemps interdite aux Européens, les Barbares. Palais, boutiques, ponts et pagodes, tout nous intéresse. Luxe, routine et misère, dit papa, en résumant ses impressions.

J'interroge et je regarde afin de me renseigner davantage. J'apprends que les petites Chinoises

sont loin de recevoir une éducation soignée. On ne considère pas qu'il soit nécessaire de leur apprendre à lire. A l'âge de 6 ou 7 ans, on comprime leurs pieds d'une étrange manière, non pas tant pour qu'ils soient petits, que pour qu'ils forment un fuseau terminé par le gros orteil. Ainsi affligées, elles ne peuvent plus marcher que par petits pas rapides, en s'appuyant sur d'autres personnes ou sur leur ombrelle qui leur sert de canne.

Quant aux jeux des petits garçons, ils ressemblent à ceux des autres pays : dans les rues ils prennent un vif plaisir à voir danser les marionnettes et aux valeurs de sabres. Les bambins font des dragons et enferment des lanternes dans une armature de roseau couverte de toile, qu'ils hissent à un mât. Mais le jeu favori c'est, comme au Japon, le cerf-volant, qui amuse autant les hommes que les enfants. Il y a encore les ballons, qui prennent les formes les plus diverses : fleurs, papillons, oiseaux, serpents, poissons, pagodes, dragons et monstres humains.

Il m'a été donné de voir que la plupart des bizarreries de mœurs que l'on prête à ce peuple ne sont pas le fruit de notre imagination. Ainsi, le titre des livres se trouve au bas de la dernière page, et la lecture se poursuit de la fin au commencement. La famille chinoise commence invariablement son repas par des noix, des friandises et elle le termine par la soupe. En rendant visite à un ami, le Chinois ne se décoiffe pas ; il saisit la main de son hôte et la lui secoue, ce qui est une autre règle de l'étiquette nationale ; c'est l'usage de se saluer en s'informant

si on a bien mangé son riz ; enfin tout père de famille remet des honoraires à son médecin aussi longtemps qu'il reste en santé, mais il ne lui en donne jamais pour les soins qu'il en a reçus.

Dans la Chine du sud-est, la région la plus peuplée, on vit presque uniquement de riz, de fèves, de légumes et de poisson. Dans ce pays ancien et surpeuplé, la combustible est rare ; les petits enfants sont à peine vêtus en été et en automne. La maison du Chinois est loin d'être aussi confortable que celle du Japonais ; son mobilier répond suffisamment aux commodités essentielles de la vie ; en hiver, le foyer reste presque toujours sans feu ; dans la saison des pluies, en automne et en hiver, les chemins deviennent impraticables, ce qui est une excuse fréquente à la suspension des affaires. Malgré ce tableau peu souriant, la vie du Chinois rural n'est pas sans charmes, car il est frugal et grand travailleur. Les temples des grandes villes, dont quelques-uns sont couverts en porcelaine, ne manquent pas de beauté.

*16 janvier.* — De retour d'un voyage dans la direction du nord, où nous avons vu la campagne, les cultures et cette fameuse Grande muraille, dont la construction date de plusieurs siècles et qui sert plus d'une fois à protéger le pays contre les invasions des Mongols.

Nous avons appris qu'il y a, en Mongolie, plusieurs missionnaires catholiques de nationalité belge et française et que leurs conversions seraient plus considérables s'ils pouvaient disposer de plus de ressources.

19 janvier. — En route pour Manille, la capitale des îles Philippines. On croise plusieurs navires aux voiles étrangères ; ce sont des "jonques" ; elles font du cabotage entre les ports du Japon, de Chine, de l'île de Formose et de l'archipel philippin.

Il y a encore des pirates sur cette mer du commerce qui a une bien longue histoire. Il s'est passé là, naguère, bien des scènes horribles qui ont fourni le thème de romans émouvants on ne peut plus. De nos jours, la présence des Européens sur leurs navires à vapeur, de même que le passage des marines de guerre ne laissent pas d'inspirer des craintes salutaires aux "écumeurs" de la mer de Chine.

22 janvier. — Je préfère me souvenir d'un phénomène qui a causé un vif émoi chez les passagers. Nous trouvant à quelque 50 milles de Manille, nous éprouvâmes au milieu du jour un orage avec trombe. L'eau de la mer paraissait soulevée en spirale tandis que, de la nue sombre, une autre spirale venait rejoindre la première. On eût dit que ce point de la mer était fortement aspiré vers le ciel orageux. C'est le redoutable *typhon*, a dit M. Séverin. Ce météore est redouté avec raison : en mer, il naufrage les petits navires ; sur la côte, il inonde les habitants, et à l'intérieur des terres, il déracine les arbres, en dévastant les cultures, en démolissant les cases, les maisons, dont il tue parfois les occupants.

27 janvier. — Manille ! Cité peuplée de souvenirs sans nombre. Avant la venue des Européens, au 15e siècle, c'était déjà un port de mer fameux.

Magellan, en train, pour la première fois, de boucler la terre, s'est arrêté ici, en 1521, et il y a trouvé la mort dans un combat contre les indigènes. Portugais, Espagnols et Anglais se sont tour à tour disputé la possession des îles Philippines, si riches en épices et en cultures industrielles. Longtemps possédées par les Espagnols, elles sont devenues une colonie de la république des Etats-Unis, de 1898.

Mais l'ardent et catholique Espagnol a laissé son empreinte sur le peuple philippin. Après avoir visité les campagnes et les villes de l'archipel, je puis dire que c'est un pays productif à un très haut degré, parce que la pluie et la chaleur y sont également considérables. Sur de grandes étendues, c'est encore la forêt puissante, exubérante, aux essences variées, aux vertus précieuses. Si, loin des côtes, une partie de la population montagnarde est restée sauvage et païenne, il y a déjà un élément considérable du peuple qui vit à l'euro-péenne, qui entrevoit l'avenir et veut travailler à le rendre digne de sa destinée.

2 février. — Départ pour Sydney, dans la lointaine Australie.



## X

### SOUS L'ÉQUATEUR ET EN AUSTRALIE

---

*Du 3 au 5 février.* — En quittant ces terres si productives et surpeuplées de l'archipel des Philippines, notre vapeur, le *South Star*, gagne la haute mer. C'est le calme presque absolu. Sous tous les points de l'horizon il y a des navires à voile qui sont en panne.

A midi, un jeune officier du bord, qui est venu faire ses observations quotidiennes à l'aide d'un sextant, m'a expliqué ce calme presque absolu de l'atmosphère. C'est que le soleil chauffe l'air à tel point qu'il monte et monte sans jamais courir à la surface de la mer. Le vent, a-t-il ajouté, c'est de l'air qui rase la surface du sol ou des eaux. Ici, cependant, l'air est en mouvement, mais au lieu de cheminer dans le sens de l'horizon, il se déplace de bas en haut.

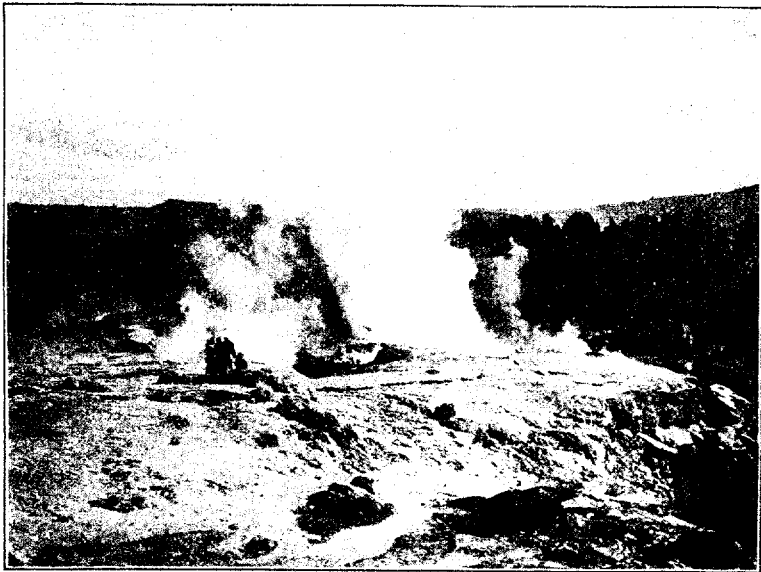
Quant au sextant dont se sert le marin, c'est un instrument assez peu compliqué, à l'aide duquel on vise soit le soleil, soit la lune, soit une étoile dont la position est déjà connue ; et l'angle indiqué par le sextant entre la hauteur de cet astre et l'horizon permet de trouver la position du navire en mer. A midi, notre navire se trouve par la

longitude  $120^{\circ} 2' E.$  et par la latitude  $11^{\circ} 7' 24'' N.$

*6 février.* — Nous courons toujours vers le sud-est, en contournant des îles, petites pour la plupart, mais montagneuses et volcaniques. Il y en a dont le sommet est tout empanaché de fumée. Sous un soleil de plomb, que des vapeurs rendent plus pénibles, nous approchons de l'équateur. La nuit tiède, peut-être trop tiède, permet cependant de se refaire des accablantes chaleurs du jour.

A dix heures, comme nous allions regagner nos cabines, après avoir prolongé la sieste sur le pont, M. Bernard, accoudé au bastingage, jeta un cri d'émoi : "Venez donc voir !" Nous accourons. La proue du navire, en fendant l'onde, comme une charrue le sol, fait rejaillir des lueurs mouvantes de vert et de soufre. C'est, me dit papa, la mer phosphorescente des tropiques. Le phénomène, pour être coutumier à ces parages, n'en est pas moins curieux. Cette lueur devient bientôt si intense que nous pouvons lire dans un livre, presque aussi facilement que si nous étions en plein jour. Combien la création contient de merveilles que nous ignorons, quand nous ne dédaignons pas de les étudier !

*8 février.* — Les anciens disaient qu'il faut marquer les jours heureux d'une pierre blanche. Celui-ci, tout en méritant d'être compté comme tel, n'en restera pas moins marqué dans ma mémoire comme un jour de déluge, — et pourtant il n'y eut ni pluie, ni averse du ciel. Voici ce qui est arrivé. C'est la coutume, une bien vieille coutume, paraît-il, de célébrer par des divertissements le passage sous l'équateur, — ce que les marins appellent "passer la



Un geyser en Nouvelle-Zélande.

ligne". Or, autrefois, on imposait la baignade au voyageur qui franchissait l'équateur pour la première fois. De nos jours, on se borne à l'arroser copieusement, en lui faisant prendre un bain sur le pont. Les passagers se prêtent avec plus ou moins de bonne grâce à ce traditionnel usage. Pourquoi ne pas y aller de bon gré ? Bain sur le pont ou dans la cabine, ici, la différence en vaut guère la peine.

*11 février.* — Encore et partout des îles, des palmiers, des lianes, des fruits tropicaux et des pirogues chargées d'indigènes au teint bronzé. La mer est parsemée de hauts-fonds et d'écueils. Des pirogues qui nous entourent, au moindre arrête, il sort des plongeurs qui vont chercher des pièces blanches, que les passagers ont lancées au fond de l'eau bleue et limpide.

*13 février.* — Dans la mer du Corail. Il y a ici tant d'*atolls* et de récifs que la marche du navire devient lente. Les atolls sont des récifs émergés en forme d'anneau. Souvent on voit à leur centre un étang ; c'est la *lagune*, séparée de l'océan ou communiquant avec lui, par un étroit passage. Des palmiers-cocotiers et des palmiers à huile s'élèvent de ces terres basses à température clémente et habitées pour la plupart.

*16 février.* — Depuis deux jours la côte australienne est en vue : des montagnes qui s'élèvent de la mer et se maintiennent à une hauteur de 4000 à 5000 pieds ; elles sont boisées de pins et d'eucalyptus. C'est paraît-il, la région la mieux arrosé du continent australien.

*17 février.* — Réveil à six heures du matin. Le

ciel est pur, l'air sec et vivifiant ; le navire vient de jeter l'ancre dans une vaste baie en forme de feuille de chêne : le port de Sydney. Tout autour de nous, parmi les rochers, des maisons se découvrent à demi dans des bouquets de verdure. Pour M. Séverin, le vieux Sydney rappelle parfaitement Boston. Même plan urbain : des rues étroites, qui s'ouvrent sur des banlieues ravissantes.

Comme le charbon est abondant et que la population s'est développée sur plusieurs points, tout autour de la grande île australienne, Sydney est devenue un centre industriel.

Tout près d'ici, à Long Batam, deux cents Canadiens français ont été exilés en 1840, pour avoir voulu rendre notre pays libre. Plusieurs dorment ici leur dernier sommeil, si loin du sol natal...

23 février. — Adélaïde. Le chemin de fer nous a conduits ici, à travers un pays accidenté, où la végétation ne se voit que du côté de l'est. Nous sommes en été, tandis qu'au Canada c'est l'hiver dans toute sa rigueur. Ici, les champs reçoivent à peine assez de pluie pour permettre l'élevage du mouton, dont le troupeau a déjà dépassé un million de têtes. Dans tous les ports on embarque de la laine et des carcasses de mouton à destination de Liverpool et de Manchester, grands centres industriels d'Angleterre.

Voici les deux choses les plus curieuses que j'ai notées, en voyageant de Sydney à Adélaïde. En passant d'une province à l'autre, nous avons dû changer de wagon, parce que la largeur de l'entre-rail varie d'une province à l'autre. Et puis, nous

avons franchi un fleuve, le seul cours d'eau australien qui soit digne de ce nom : le Darling. Avec une telle pauvreté en pluie, est-il étonnant que tout le centre et l'ouest de ce continent soient occupés par un désert presque parfait, où les dunes de sable et les plantes épineuses se partagent l'espace ? La partie aujourd'hui habitée par les Européens avait originairement pour hôtes quelques nègres plongés dans la sauvagerie, des kangourous, le chien dingo et une sorte d'autruche, le nandou.

28 février. — Encore une fois en mer. Après avoir contourné l'extrémité sud-ouest de la terre australienne, nous mettrons le cap sur Calcutta, capitale des Indes.

Pour occuper leurs moments d'oisiveté, mes compagnons s'entretiennent des colonies britanniques, surtout de la Nouvelle-Zélande, ces deux îles qui forment un *dominion* à elles seules, où l'agriculture et l'industrie sont déjà florissantes. Pour s'emparer de ces terres de fécondité, il a fallu anéantir la population indigène. Mais comme elle était plus intelligente que celles de l'Australie et de la Tasmanie elle n'a capitulé qu'après une lutte de plusieurs années. Aujourd'hui, les descendants de ces indigènes qui ne voulait pas céder leur pays de bonne grâce vivent en parfaits mendiants : ils sont civilisés, affirment leurs maîtres.

3 mars. — Nous revoici sous les feux de l'équateur, avec ses orages électriques et son ciel de plomb. Mes forces diminuent sensiblement. Mon père profite de l'occasion pour me dire combien les populations des régions tempérées éprouvent de

difficultés lorsqu'elles vont vivre dans les contrées perpétuellement chaudes et humides, comme celles de la zone tropicale.

*Du 4 au 12 mars.* — Pas une seule note dans mon carnet, pour marquer la monotonie de ces étouffantes journées. Rarement, il y avait à l'horizon des navires à voile, voyageant à la faveur des vents constants, et des navires à vapeur, des cargos qui, n'ayant pas d'itinéraires fixes, courent après le fret, et qui, pour ces motifs, ont mérité d'être appelés les *tramps* de l'océan.



Le taxi des Indes — lent mais sûr

## XI

### AUX INDES ET EN PERSE

---

*14 mars.* — Sur une plaine basse, marécageuse, couverte de bambous, voici la grande Calcutta populeuse, besogneuse, malsaine, sordide en plusieurs lieux et que couronne déjà un panache de la fumée des usines. C'est le siège du gouvernement des Indes. Mais il sera transporté tôt ou tard dans une ville plus salubre et occupant une position plus centrale : Delhi.

J'allais bientôt le constater, toute ville d'Orient est bruyante, curieuse et pittoresque au suprême, pour nous, Occidentaux. Sur les marchés, j'ai vu des singes qui volaient des noix et des prunes aux marchands impassibles ; aux portes des temples, il y a des fakirs, des magiciens, des charmeurs de serpents venimeux ; et dans les temples, sordides pour la plupart, on offrait des fleurs et des parfums aux idoles, parmi le crottin de vaches sacrées et de chauves-souris qui ne le sont pas moins.

*19 mars.* — Bénares, la cité des temples, des bonzes et des pèlerinages. Bénares est aux bords du Gange, — le fleuve sacré des Hindous. Ils viennent de fort loin pour y faire des ablutions prescrites par leur religion, et ils jettent dans ses

eaux les cadavres ainsi que les restes des fidèles qui se sont fait brûler vifs, avec la conviction inébranlable que le fleuve les conduira parmi les dieux. Aussi, aux abords de la ville, les rives du Gange, de même que celles d'autres grands fleuves de l'Inde, sont couvertes de corbeaux qui se repaissent de chair humaine.

21 mars. — A Lahore. Nous observons que, dans l'Inde, les villes ne s'éveillent guère avant neuf heures. Les maîtres, qui sont les Anglais, travaillent de dix à cinq. Même au milieu du jour, la cité semble assoupie, tour à tour terrassée par le soleil et sous un ciel couvert de nuages, ce qui fait que la réverbération est plus dangereuse encore que les rayons même du soleil. Dans la rue, sur le trottoir, les passants se font rares ; les *policemen*, qui portent un petit parasol fixé à leur ceinturon, paraissent étouffer sous la chaleur d'étuve qu'il fait tout le jour.

Ici, la sensation dominante est celle de la chaleur lourde, moite, énervante, qui finit par abattre les énergies. M. Séverin me fait observer l'extraordinaire grosseur des fils de télégraphe. C'est que les orages électriques désorganiseraient vite le service, si l'on n'employait pas des fils d'un diamètre aussi considérable.

25 mars. — Hier et aujourd'hui, nous traversons des campagnes vraiment belles, qui ressemblent beaucoup par leur végétation aux campagnes des environs de Montréal. Si les cultures sont différentes, ainsi que les animaux, il y a quantité de grands arbres, des ormes entre autres, le

long du chemin. Mais notre attelage et notre véhicule n'a rien de vraiment canadien : un bœuf zébu et une charrette aux lourdes roues de planches, qui nous font cahoter impitoyablement.

Mais quelle étrangeté dans le reste du paysage ! A travers les plaines basses, il y a des rizières, — des champs où l'on cultive le riz. Elles occupent des terrains plats, divisés en petits carreaux de deux ou trois arpents de côté, que séparent de petites levées de terre, servant à retenir de l'eau sur le champ. Car le riz, dont on fait une grande consommation dans l'Inde, se cultive "les pieds dans l'eau et la tête au soleil." On a deux moissons par année, ce qui exige beaucoup de travail, si l'on songe que les tiges du riz doivent être plantées une à une, dans un terrain inondé. Cependant, ainsi que M. Bernard me le racontait, il y a des années où la pluie vient à manquer ; alors, si la saison sèche se prolonge, elle peut causer des famines qui font mourir des multitudes de gens.

De 1895 à l'an dernier, 1902, dix-neuf millions d'indigènes sont morts de faim. Presque constamment, le ciel se montrait casqué de bleu ; l'horizon brasillait surchauffé sous le flamboiement du soleil qui desséchait la terre, tarissait les puits, faisait fendre les arbres. Oh ! l'affreuse calamité ; elle dessèche non seulement le sol, mais les corps. Squelettes vivants, il y en a encore qui, le long des routes, poussent ces deux mots lugubres : "J'ai faim !" Certes, observe papa, il mourrait moins de monde s'il y avait de la charité en ces pays, mais le catholicisme est encore peu répandu. La Propa-



Un café oriental,

gation de la Foi demande des missionnaires et de l'argent.

Pour résumer ce que mes compagnons de voyage m'ont rapporté touchant le climat, il y a dans l'Inde une saison sèche qui dure d'octobre à avril, marquée par un vent soufflant du nord'est, et une saison humide, qui peut persister de la mi-avril à la fin de septembre, saison généralement marquée par des pluies prolongées ; elles sont parfois si abondantes que l'on signale des endroits, comme au Bengale, où il tombe quelque vingt pieds d'eau en une année. Si la saison sèche peut causer des famines, la saison humide a pour cortège le choléra et les fièvres de toutes sortes.

Ce que j'ai vu ici de plus étonnant, ce sont les énormes éléphants, si dociles qu'ils s'agenouillent volontiers sur leurs pattes de devant, au commandement de leur cornac. Imaginez un peu ma joie lorsque j'ai parcouru la ville et la banlieue d'Hyderabad, porté avec mes compagnons sur le dos d'un de ces dociles et puissants pachydermes. Dans les rues encombrées d'enfants qui prenaient leurs ébats du soir, l'intelligente bête avait soin de laisser fuir ce petit monde, avant de poser ses énormes pattes et, en longeant le jardin enmuré d'un rajah, c'est-à-dire un puissant seigneur, l'éléphant a cueilli quelques fleurs avec sa trompe si comique et nous les a apportées, en obéissant à la voix du cornac.

28 mars. — Dans les rues, nous voyons des tisserands, des potiers, des ouvriers en cuivre, qui travaillent à l'ombre de quelque grand arbre.

Ceux qui peignent des gazes, des cotons fins, appliquent de la couleur avec une rapidité et une adresse étonnantes ; il est extrêmement curieux de voir les femmes s'emparer ensuite de ces légers tissus multicolores et les agiter au vent, afin de les sécher.

5 avril. — “ Qui a beaucoup vu doit avoir beaucoup retenu ”, dit le proverbe. J'avoue cependant qu'il me faudrait creuser longtemps mes souvenirs pour rapporter fidèlement tout ce que j'ai vu de neuf, d'étrange, de remarquable depuis notre entrée en ce pays. Ce que je puis affirmer, c'est que il y a ici des populations nombreuses et qu'elles sont variées par leur origine, leur physionomie et leurs mœurs. Les deux tiers de la population de l'Inde sont des Hindous, pratiquant le culte des brahmes, ou qui sont simplement idolâtres ; l'autre tiers se compose en grande partie de musulmans, qui habitent le nord-ouest du pays. Les chrétiens se trouvent au Bengale et dans les ports de mer. Quant aux nationalités, elles sont nombreuses et se divisent en un nombre incalculable de castes.

L'Inde est une colonie britannique peuplée d'au delà deux cents millions. Les Anglais sont maîtres de ce pays, où ils ont construit des chemins de fer et développé les travaux d'irrigation ; mais ceux-ci sont encore bien insuffisants, parce que la famine continue à ravager les populations. La plupart des fonctionnaires sont des Anglais. Il y a, disséminée sur divers points du pays, une armée hindoue de trois cent mille hommes, encadrée par un petit nombre d'officiers britanniques parfaitement dévoués, mais pleins de morgue.

9 avril. — Le pays, ses habitants, ses productions, son architecture, ne sont plus les mêmes que dans l'Inde humide. Ici, au nord, l'islamisme domine. Dans chaque centre de population on trouve des mosquées aux délicats panneaux de pierre ajourée : vraie dentelle de marbre ou d'onyx. Mais comme c'est froid, ces dalles où l'on marche en chaussettes et la tête couverte d'un turban.

12 avril. — De nouveau en pleine campagne, au pays de la sécheresse. A dos de chameau, nous approchons des frontières qui séparent l'Inde proprement dite de l'Afghanistan. Nous cheminons depuis deux jours dans des vallées qui n'ont rien de riant ; le pays s'élève en devenant de plus en plus sauvage et désertique.

Les Russes sont presque les maîtres de l'Afghanistan.

17 avril. — Dans une de nos haltes à la frontière, un officier de garnison britannique a raconté à papa qu'un prince de la région voulait savoir à tout prix quelle était, de la Grande-Bretagne ou de la Russie, la plus grande puissance. Ce prince voulait connaître quel était le plus puissant des deux, afin de savoir de quel côté il devra pencher, en cas de guerre ; car il voulait rester avec le pouvoir. Les brigands sont nombreux dans les montagnes. Malgré le peu de sécurité dont jouit le pays, nous avançons sans trop d'aventures fâcheuses. Il est vrai que notre caravane est escortée par une dizaine de guides qui ont la physionomie des gens bien résolus. La nuit, on monte la garde



Le chameau, vaisseau du désert

autour du campement. J'ai dormi presque chaque nuit, enveloppé dans des peaux de mouton et de chèvre.

*20 avril.* — On ne fait pas à dos de chameau un voyage de deux cent cinquante milles sans éprouver quelque fatigue. La vie du désert nous a donné une physionomie de mages. D'ailleurs, nous faisons des cadeaux aux miséreux qui guettent notre passage. Nous voici à Ispahan, capitale de la Perse. Encore et toujours des contrées assoiffées, des plantes épineuses, des populations de pasteurs. Il n'y a d'agriculture qu'au bord des cours d'eau dont aucun n'est considérable. La Perse est un plateau où la chaleur des jours n'a d'égale que la froidure des nuits.

*25 avril.* — Une vallée fertile s'offre à notre regard : Un filet d'eau étincelant comme de l'argent : c'est le Tigre. La population se fait plus nombreuse. Il y a des cultures de blé, de riz et de dattes. Demain, nous serons à Bagdad, lieu de passage des caravanes et du commerce avec Bassora, port de mer situé à la tête du golfe Persique.

---

## XII

### VERS LA PALESTINE

---

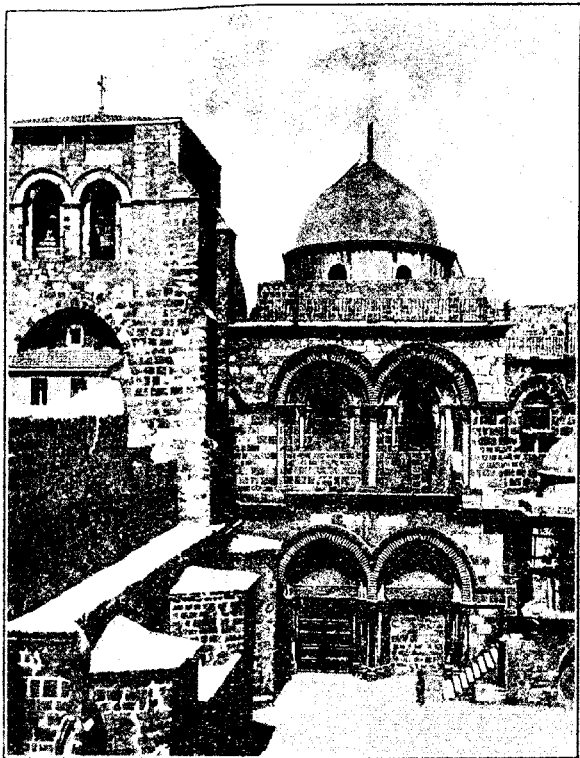
27 avril.—Chaque jour, depuis que nous cheminons vers la Syrie, nous rencontrons des ruines, dont quelques-unes sont considérables; elles rappellent des cités disparues. Des pasteurs en font parfois leur lieu de rendez-vous, et des caravanes y font halte pour la nuit.

29 avril.—Dans nos courses quotidiennes nous rencontrons des points d'eau, qui sont généralement un simple puits. Dans les pays d'Orient, où l'eau est rare, les puits sont parfois très éloignés les uns des autres; alors, ils orientent nécessairement le voyageur.

Depuis que nous avons quitté l'Inde, les forêts sont presque totalement absentes; les arbres isolés ne se voient qu'en bordure des rivières, autour des oasis. Le climat compte, certes, pour beaucoup dans cette misère de la végétation, mais il y a aussi l'intervention imprévoyante de l'homme. En Asie mineure, on a la coutume de mettre le feu aux forêts pour augmenter les pâturages, ce qui est plutôt absurde, puisque le bois manque et que les pâturages sont moins rares que le bois. A ce propos, M. Bernard rappelle ce passage d'un livre dont il vante les

beautés: l'*Itinéraire* de Chateaubriand: « Il y croitrait des chênes, des térébinthes, si les Turcs laissaient croître quelque chose; mais ils mettent le feu aux jeunes plantes et mutilent les gros arbres ».

3 mai.—L'après-midi, dans la chaleur étouffante, nous croisons une caravane de pèlerins. Ce sont des musulmans, fameux par leur fanatisme. Ils se dirigent vers la Mecque. Plus d'une fois, en ces pays tenus dans la terreur par le fanatisme religieux, on a fait massacrer les chrétiens. Comme je m'informe de ce qu'est l'Islamisme, ou le mahométisme, papa me dit que c'est une religion fondée par Mahomet. Cet homme naquit vers 570 après Jésus-Christ, à une époque où les Grecs, les Byzantins et les Perses se disputaient l'influence en Orient; il y avait aussi les Juifs qui jouissaient d'une certaine puissance à Médine et à la Mecque, villes sises au bord du grand désert. A l'âge de quarante ans Mahomet commence à parler de la « mission » qu'il a reçue d'Allah et des inspirations qu'Allah lui envoie par l'archange Gabriel. Il veut restaurer la « religion d'Abraham » et il attaque pour cela le culte idolâtrique du peuple arabe. Il convertit à sa cause des princesses païennes et un puissant chef, Omar, qui se met à son école. Mais celui-ci fait bientôt schisme et se sépare du Prophète. Dès lors, Mahomet rêve d'une action politique aussi bien que religieuse. Mais il est obligé de fuir: c'est l'*hégire*. Comme les ressources lui manquent pour se défendre et étendre son action, il pille les pèlerins et les marchands, accumule les perfidies et va jusqu'à se servir de la persécution: « Crois ou meurs! » devient le



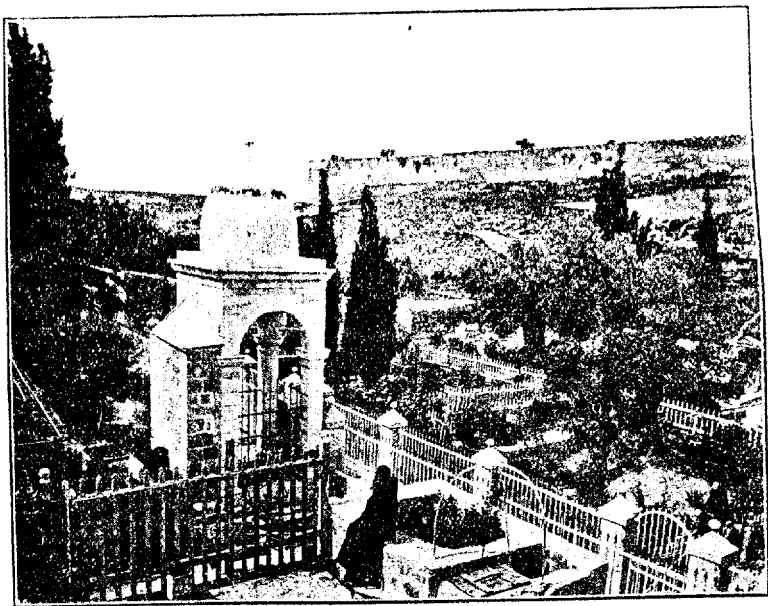
L'Église du Saint-Sépulchre.

terrifiant mot d'ordre de tous ses partisans. Les Juifs le combattent et il les défait. Désormais, en priant, c'est vers la Mecque et non vers Jérusalem qu'on se tournera. Mahomet meurt à 63 ans. Le Coran, livre où sont rapportées ses doctrines, dit que les méchants rôtiront et que les bons, c'est-à-dire les seuls musulmans, auront un paradis de délices où il y a des rivières de lait et de miel. Et c'est ainsi que naissent les fausses religions.

6 mai.—Devant nous, la mer Morte. Elle gît tout au fond d'une vallée rocailleuse, assoiffée, qui a été durement secouée par les tremblements de terre et les volcans. Son eau est si lourde que sa surface est à peine ridée par le vent. Ici se trouvaient les cités bibliques de Sodome et de Gomorrhe.

8 mai.—En Palestine, a-t-on dit sur divers tons, tout est petit et tout est grand. Le coin de terre où se sont déroulés les faits bibliques et les faits évangéliques n'est pas plus grand que trois des comtés moyens du Québec. Les mœurs, les usages, la physionomie des lieux sont restés ce qu'ils étaient aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Jérusalem, Bethléem, Nazareth, Tibériade, ou la mer Morte, les Livres Saints semblent écrits d'hier. Comment oublier que c'est de ce coin de terre qu'un Juif, annoncé à toutes les générations, mourant sur un infâme gibet, proclamait la fraternité des hommes et des peuples comme ayant un seul et même Père dans les cieux ?

Transcrit ceci dans ton carnet, m'a recommandé mon père: « Depuis le sauvage, que les passions, l'isolement et la misère ont abaissé presque au niveau

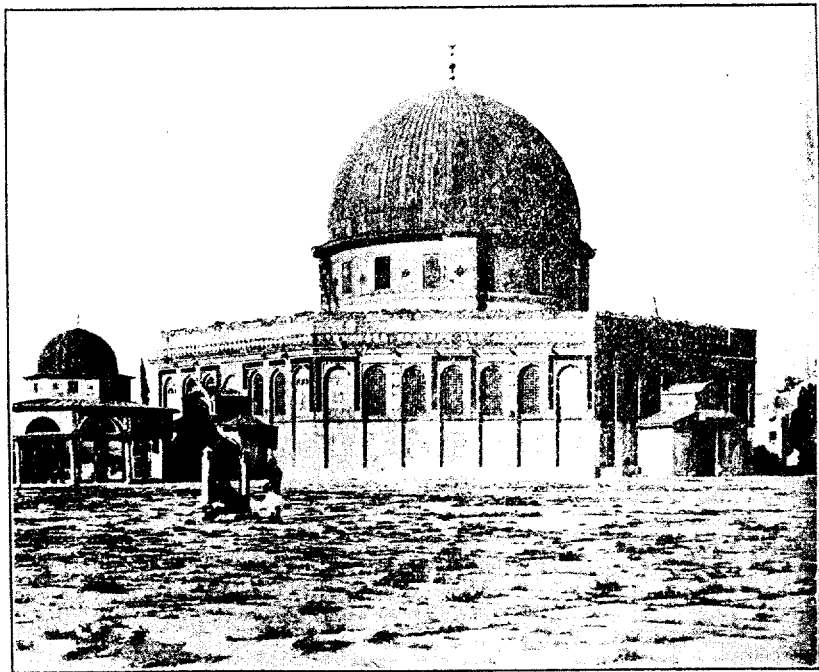


En terre sainte — Gethsémani.

des animaux carnassiers, jusqu'aux peuples que le christianisme a portés au plus haut degré de civilisation, on peut voir à travers leurs sentiments, leur conscience, leurs œuvres, qu'ils sont véritablement les enfants d'un même Père et Créateur, et qu'ils sont par conséquent des frères. Parmi les frères il y a les aînés et les cadets, les sages et les étourdis. Que les sages se portent généreusement au secours des cadets et des étourdis, égarés et des déshérités, et qu'ils favorisent leur relèvement. »

*9 mai.*—Nous voici à Jérusalem, qui est sans doute la ville la plus remarquable du monde chrétien. Détruite et rebâtie à maintes reprises, elle occupe la même colline, elle a le même horizon, la même physionomie qu'autrefois. Son centre est l'église du Saint-Sépulcre, détenue par les Turcs musulmans. Pendant la semaine sainte on voit ici une foule de pèlerins venus de pays fort éloignés. Ces voyageurs appartiennent les uns au rite oriental, les autres au rite romain, et d'autres encore à la religion orthodoxe. Cet assemblage de peuples si divers ne se fait pas sans quelque désordre; les altercations, les bagarres sont fréquentes dans les rues de la ville sainte; et la soldatesque musulmane augmente par sa brutalité le tumulte, quand elle ne le provoque pas.

*10 mai.*—Bethléem, un nom qui évoque de la joie, —mieux que de la joie, du bonheur,—pour toute âme chrétienne. Il y a une église sur le site de la grotte où naquit l'Enfant Jésus. Nous passons la nuit au couvent des bons Pères Lazaristes. Ils sont français, italiens et espagnols.



Palestine -- La mosquée d'Omar.

12 mai.—Nous sortons du port de Jaffa, à bord d'un navire à voile,—à voile latine, c'est-à-dire triangulaire, et plus large du haut que du bas. Notre équipage, qui n'est que de trois hommes, parle l'arabe, le grec et une langue peu répandue, mais assez curieuse par son origine: la langue *franque*, composée en grande partie de vieux français. C'est un legs de l'époque des croisades. On sait que les peuples chrétiens d'Orient ont conservé beaucoup d'admiration pour la France, depuis le temps de saint Louis, et que les ordres religieux ont contribué grandement à maintenir des liens de sympathie et d'intérêts entre ces deux pays.

Nous nous rendons en Egypte. Mais nous ferons escale à Port-Saïd, afin de visiter le canal de Suez.

13 mai.—Parmi la foule des grands océaniques et des cargos qui attendent leur tour pour entrer dans le canal, combien notre navire nous semble petit! Cependant, c'est sur d'aussi frêles embarcations que les anciens navigateurs ont développé le commerce, répandu la civilisation dans la Méditerranée et qu'ils ont élargi le monde connu, se disent mes savants compagnons de voyage. Nous passons tout à côté d'un môle portant une gigantesque statue de Ferdinand de Lesseps. Ce Français, habile et courageux ingénieur, fit creuser le canal de Suez, qui met la Méditerranée en communication avec la mer Rouge, depuis 1869. Oeuvre de génie et de patience, ce canal est maintenant contrôlé par l'Angleterre, qui en tire de grands avantages dans ses rapports avec son empire colonial des Indes, d'Australie et de Nouvelle-Zélande.



Egypte — Le Sphinx et la pyramide de Chéops.

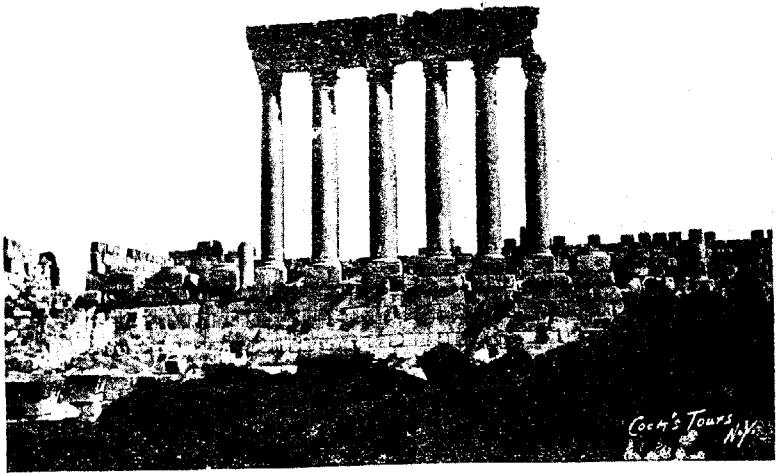
15 mai.—Le Caire est bâti sur le delta du Nil. Endroit bas, malsain, qui tire tout son pittoresque des mœurs orientales, des minarets de ses cent mosquées et de la foule très mélangée des étrangers. C'est ici que l'Orient rencontre l'Occident.

18 mai.—De retour des pyramides de Chéops, à cinquante milles du Caire, où le chemin de fer nous a conduits. Mes compagnons de voyage ont non seulement admiré ces antiques et gigantesques tombeaux de rois, mais ils ont constaté qu'ils sont orientés parfaitement sur les quatre points cardinaux. Ce qui nous a le plus étonnés en parcourant l'étroite vallée du Nil, c'est la disproportion entre la maison de terre du *fellah*, c'est-à-dire le paysan actuel d'Égypte, et les ruines des temples colossaux dont la construction remonte à une lointaine antiquité.

Le Nil déborde chaque année: ses inondations fertilisent les terres. En 1902, les Anglais ont construit un puissant barrage à Assouan, sur le Haut-Nil, ce qui permet d'irriguer une plus grande étendue de terre en culture. Le Nil, c'est l'Égypte.

20 mai.—Nous revoici en mer, à bord d'un paquebot français, qui va faire escale à Naples. Ce qu'on ne peut manquer d'admirer sur cette Méditerranée c'est la couleur profondément bleue de ses eaux et de son ciel; ce sont encore les éblouissants levers de soleil.

21 mai.—Nous passons en vue de l'île de Crète. Longtemps dominée par les Turcs, elle commence à jouir d'un peu de liberté. J'allais bientôt m'en rendre compte, les pays baignés par cette mer sont



Syrie — Les ruines de Balbek.

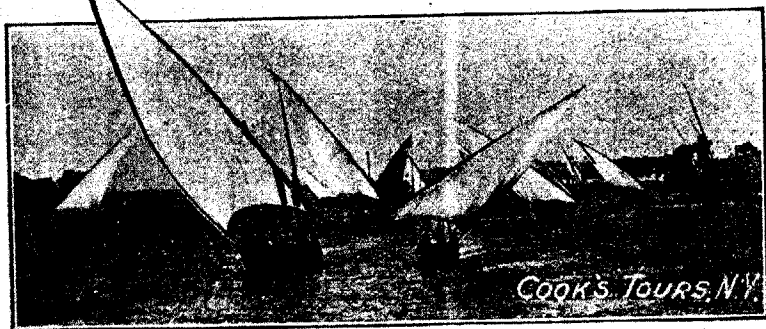


Egypte — Une rue au Caire.

loin d'être copieusement arrosés de pluie. Mais grâce à son soleil si généreux, c'est le pays des olives, du raisin, des palmiers et des vers-à-soie.

22 mai.—Dans le monde méditerranéen, les maisons ne sont guère isolées et disséminées; on les trouve plutôt groupées en petits villages, en petites villes, généralement autour d'un rocher plus ou moins âpre ou sur une plage arrondie, que terminent deux promontoirs.

Le soir, nous voici à Naples. Naples et son volcan, le Vésuve. Il y a un dicton italien qui dit: "Voir Naples et mourir". Ces messieurs trouvent le pays enchanteur et le ciel clément, mais ils n'ont pas du tout l'intention d'y mourir. Rome est notre prochaine étape.



Egypte — Petits bateaux sur le Nil.

## XIII

### DE ROME A MONTREAL.

---

*25 mai.*—On la surnomme la Ville Eternelle. A son importance comme capitale de l'empire romain, a succédé son prestige comme capitale du monde chrétien. On peut passer des semaines entières à visiter ses ruines, ses catacombes, ses édifices religieux et profanes, ses musées d'art et le Vatican, palais du Pape. Rome et ses environs sont peuplés d'une multitude de souvenirs qui incitent les hommes cultivés à faire les réflexions les plus salutaires sur les choses de ce monde.

*26 mai.*—Jour inoubliable, jour trois fois heureux: nous venons d'être reçus en audience par N. S. Père le pape. Là, dans un des salons du Vatican, S. S. Benoît XV nous a dit qu'il aime les Canadiens Français et qu'il prie pour nous tous.

Tout près de la demeure du pape, il y a la Basilique de Saint-Pierre. Elle est si vaste qu'une armée entière peut y trouver place. Cet édifice, le plus grand, le plus imposant et le plus riche du monde, commencé dès le premier siècle de notre ère, ne fut terminé qu'au XIVe siècle, par Michel-Ange. Il recouvre le cirque où Néron, l'un des cruels empereurs romains, fit mettre à mort tant de chrétiens,

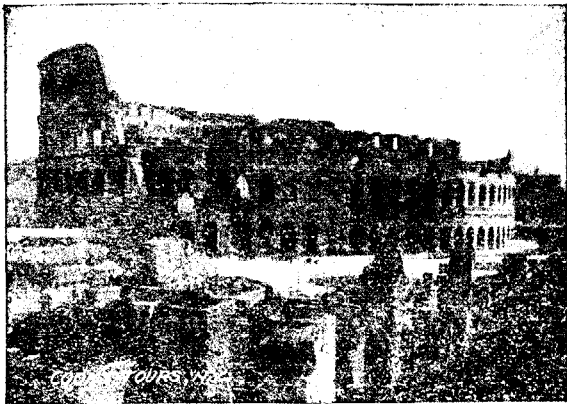
il y a près de dix-neuf cents ans. C'est Néron que Racine a flétri par ces deux beaux vers :

*Et ton nom paraîtra, dans la race future.  
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure*

De la coupole de Saint-Pierre on aperçoit plusieurs églises et les sept collines sur lesquelles était bâtie l'ancienne Rome. Ces basiliques, ces musées, ces palais renferment des toiles, et des sculptures que nous devons aux maîtres de l'art, à une époque où le génie et le talent étaient à leur apogée en Italie. Ce sont particulièrement les œuvres maîtresses de Michel-Ange, de Raphaël et de Canova.

29 mai.—En route pour Florence. Nous traversons des campagnes presque désertes, cultivées cependant avec assez d'art. Ici et là, on aperçoit des villas. Mais la population se presse, heureuse et intelligente, dans la riche vallée du Pô.

2 juin.—O Venise, ville d'enchantement où les étrangers qui ont de l'or à dépenser peuvent être servis à souhait. Venise fut jadis une république faisant du commerce avec les pays d'Orient. Elle y trouva la fortune et la puissance. Parce qu'elle avait épousé la mer, chaque année, le doge, chef de cette minuscule république, jetait, parmi des rejouissances publiques, un anneau dans l'Adriatique. La ville est bâtie non loin de la côte, sur plusieurs petites îles basses. Si on excepte les places publiques, en face des églises et des palais, il n'y a pas de rues; ou plutôt les rues sont des canaux que l'on parcourt sur de légères gondoles.



Rome — le Colisée.



Rome — Basilique de St-Pierre.

5 juin.—Milan, Gênes, Pise, villes de petites industries, peuplées de gens raffinés, que les touristes aiment à fréquenter. Mais quelle différence entre le Napolitain et le Milanais! Les populations du nord de l'Italie sont laborieuses et leur agriculture est savante.

7 juin.—Gagnerons-nous Paris par Marseille ou par la Suisse? Ce sera par celle-ci, en empruntant la route du Simplon.

8 juin.—En chemin de fer, nous gravissons le massif des Alpes. Le climat et la végétation changent rapidement, tandis que nous côtoyons des vallées couvertes de bois sombres, des pâturages et, plus haut encore, des glaciers que couronnent des champs de neige, percés seulement par des aiguilles de roche. Là sévissent des tempêtes presque en toute saison. Enfin, à une altitude de 6600 pieds, s'ouvre un tunnel qui perce la montagne sur une longueur de plus de quatre milles: c'est le Simplon, qui débouche sur le plateau de la Suisse. Demain matin, nous serons à Berne, capitale de la république helvétique. Pays très accidenté et de hauts plateaux, la Suisse est le pays des pâturages, des laitages, de l'horlogerie, du tourisme et de diverses petites industries qu'alimentent des chutes d'eau engendrées par les glaciers. A ces sources d'activité la Suisse ajoute le pittoresque de ses montagnes qui lui amène chaque été une multitude de touristes.

9 juin.—A Berne. Un peu de repos avant d'entrer à Paris, par la route de Besançon.

10 juin.—Il n'y a pas de grande ville, en France, hors Paris, "capitale de la France et de l'intelligence



Rome — Ste-Croix en Jérusalem.



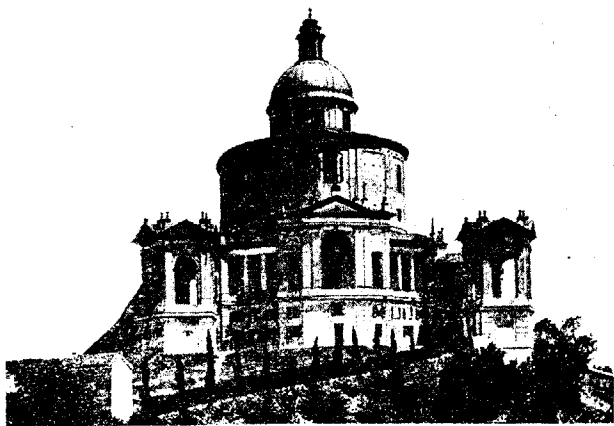
Rome — St-Paul-hors-les-murs.

ce," ainsi que M. Lebrun se plaît à le dire. Il est, certes, difficile d'affirmer quelle est au juste la plus belle d'entre les villes du monde, vu que les jugements peuvent varier avec ceux qui les prononcent. Ce qui laisse moins de doute, c'est que Paris, avec ces cinq millions d'habitants aux mœurs agréables, Paris construit avec tant de goût, est un foyer de haute culture dans les arts et les sciences, et qu'on y trouve les savants les plus distingués, dont les découvertes ont été les plus précieuses. Mes compagnons de voyage ont suivi quelques leçons aux divers cours qui se donnent à l'Institut Catholique, à la Sorbonne et dans d'autres écoles fameuses.

*13 juin.*—Certaines lettres, qui nous attendaient au Commissariat canadien, vont hâter notre retour. Ces messieurs éprouvent le « mal du pays ». . . . Cependant, notre séjour va se prolonger d'une semaine. Je vais la passer dans la famille de M. L. qui demeure à Versailles, dans la banlieue parisienne.

*21 juin.*—Quoi de plus agréable que l'hospitalité française ?

M. Séverin a visité Montagne-en-Perche, M. Bernard s'en est allé à Tours, et M. Lebrun à Rouen. Ils ont voulu voir le « pays » de leurs ancêtres. Les impressions qu'ils en rapportent sont que la France est une terre privilégiée où l'on fait volontiers des pèlerinages de bonté, de fidélité, et que c'est « le plus beau royaume après celui du Ciel ».



Bologne — Eglise de la Madone de St-Luc.



Assise — Le Saint Couvent.

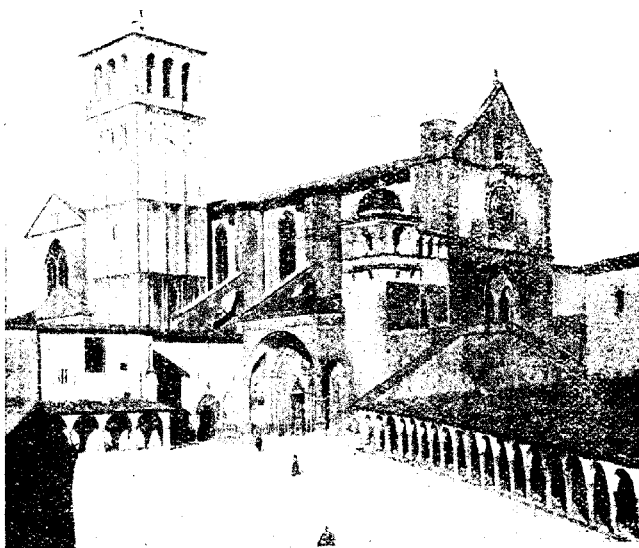
24 juin.—Calais, ville riche de souvenirs historiques. Demain, nous passerons en Angleterre. Nous fêtons la Saint-Jean-Baptiste en causant de la France, patrie de nos aïeux. On y trouve une grande variété de régions, des genres de vie, des productions naturelles, des caractères nationaux, voire des langues différentes; et cependant le patriotisme est fort, puissant; il se montre admirablement varié dans une inviolable unité.

Résultat du travail de l'homme, l'aspect de la terre de France s'est embelli. Des hameaux, des villages, des villes s'élèvent dans les plaines, le long des vallées, au pied des chaînes de montagnes. Des routes, des canaux et des chemins de fer portent partout le mouvement, la vie, sans cependant l'entasser et la rendre odieuse. Des monuments superbes, dus à des âges divers, embellissent les cités, décorent les paysages, en donnant une haute idée du pays et de la nation.

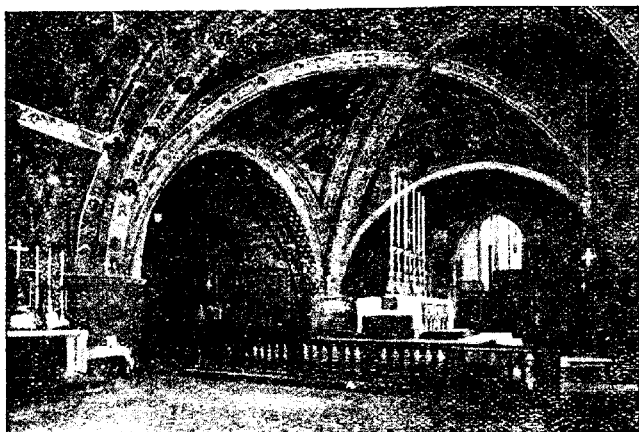
Je veux travailler à faire de mon pays une terre accueillante, où il fera bon de vivre.

26 juin.—Sans rien voir de la Belgique, ni de l'Allemagne, nous voici en Angleterre, à York. Avec sa vénérable cathédrale gothique, ses ponts de pierre, sa tour romaine, York est le type des villes de la vieille Angleterre, de celle dont parle l'histoire. C'est un lieu de paix, bien différent des villes actives, bruyantes et fumeuses de l'Angleterre industrielle où nous allons.

27 juin.—L'abbaye de Westminster, la cathédrale de Saint-Paul (réduction à la moitié de Saint-Pierre de Rome), le Parlement, l'antique tour de Londres,



Assise — Eglise de St-François.



Assise — Intérieur de l'Eglise de St-François

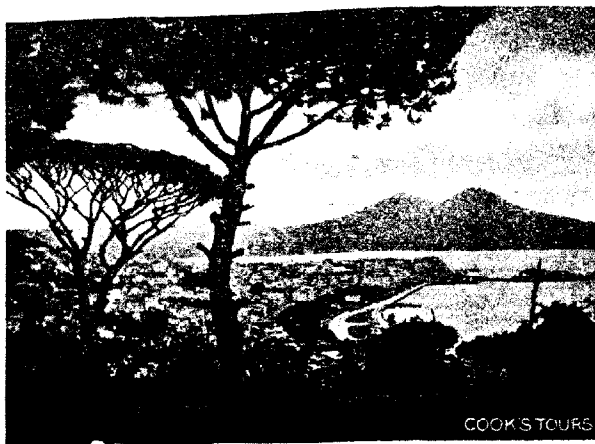
le palais royal de Saint James, les ponts de la Tamise, des banques, des magasins et de quoi loger huit millions d'êtres humains, sous un ciel presque toujours voilé de nuages et de fumée, tel est Londres. Les *docks* et les entrepôts du commerce se développent de chaque côté du fleuve. Les navires mettent cette métropole de la terre en communication avec les pays les plus reculés du globe. Ils apportent de la nourriture aux millions de bouches de la cité, ainsi que les matières brutes qui alimentent ses ateliers; ils en sortent ensuite pour porter au loin les articles commerciaux les plus divers.

2 juillet.—Tout le centre et le nord de l'Angleterre, sont comme couverts de villes manufacturières. La plupart d'entre elles se sont spécialisées dans certaines industries. A Manchester, il y a un canal qui met la région industrielle—l'Angleterre noire"—en communication avec le port de Liverpool.

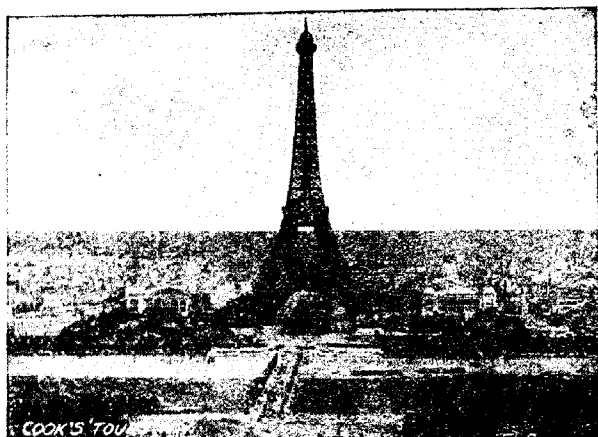
4 juillet.—A bord d'un navire du Pacifique Canadien, devant Liverpool: le Corsican.

5 juillet.—Notre adieu à l'Europe lorsque nous passons en vue de la côte d'Irlande. Pauvre pays, qui se débat depuis tant de siècles sous l'étreinte meurtrière des *landlords* anglais!

8 juillet.—En plein *Gulf Stream*. Le ciel est brumeux, mais le vent tiède. On puise de l'eau pour en constater la température. Mer clémente, ce qui ne se voit pas toujours en hiver, particulièrement. Cet après-midi, nous rencontrons quelques *icebergs*, les dernières de l'été; le *Gulf Stream* en aura bientôt raison.



Naples et le Vésuve.



Paris et la tour Eiffel.

12 juillet.—Après la peine, la joie; après la tempête, la douce brise. Et déjà, oubliant les transes que la "grande bleue" nous a causées, nous murmurons ces beaux vers de Brizeux, poète d'un pays de marins:

*O mer, dans ton repos, dans tes bruits, dans ton air  
Comme un ami, je t'aime et te salue, ô mer!*

14 juillet.—A l'aurore, nous distinguons une côte à peine verdoyante, aux rochers escarpés. Terre! dis-je. C'est le Labrador, que le détroit de Belles sépare de Terre-Neuve. Demain, nous serons en plein estuaire du Saint-Laurent.

15 juillet.—Patrie! Patrie! La joie de la revoir me fait délaissier mon carnet de voyage. On n'y voit plus de notes. Certes, je me rappelle parfaitement les bords du fleuve, pleins de grandeur, le profil imposant du rocher de Québec et de la cité de Champlain, l'aspect accueillant des villages, échelonnés sur les rives. On ne peut se lasser de les admirer. Mais le bonheur du retour couvre tout cela!

Le 16 juillet nous sommes à Montréal. Nous rendons grâces à Dieu de ce qu'il nous a ramenés sains et saufs à nos parents, à nos amis, que nous retrouvons en bonne santé.

Nous nous étonnons mutuellement d'avoir grandi. Je complimente mes compagnons de classe de n'avoir pas interrompu leurs études, d'être restés en contact avec la patrie, tandis qu'ils m'expriment leur regret de n'avoir pu me suivre dans cette heureuse randonnée autour du monde.



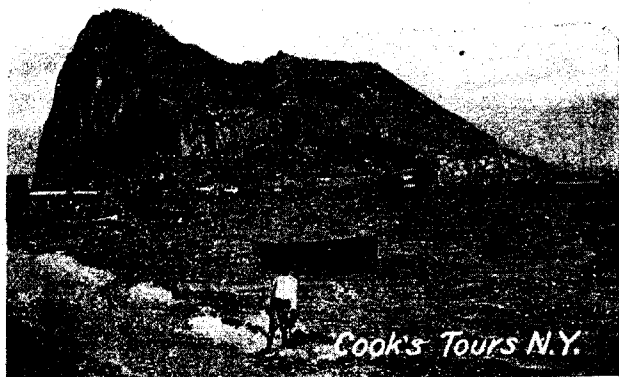
Londres — Le Parlement.



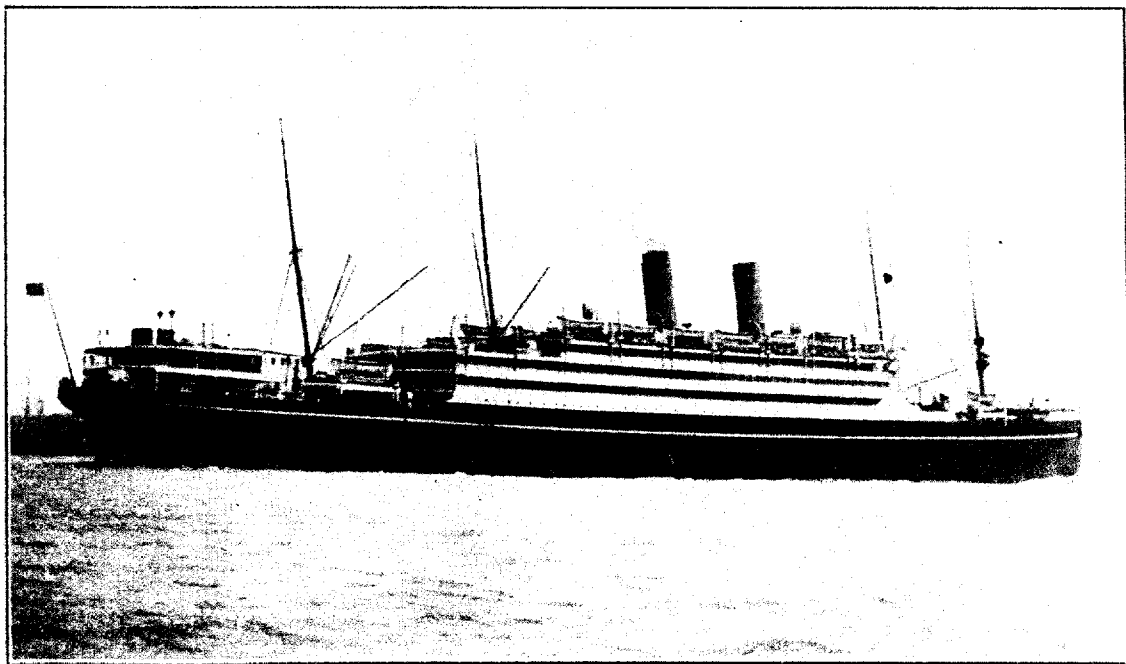
Le château de Windsor.

Aller revoir les villes et les campagnes d'Europe, en admirer les travaux d'art, puiser à l'enseignement de ses écoles,—toutes choses dont je n'ai pu encore que soupçonner les avantages, que je n'ai pu comprendre aussi parfaitement que mes compagnons de voyage,—voilà ce que je me propose de faire.

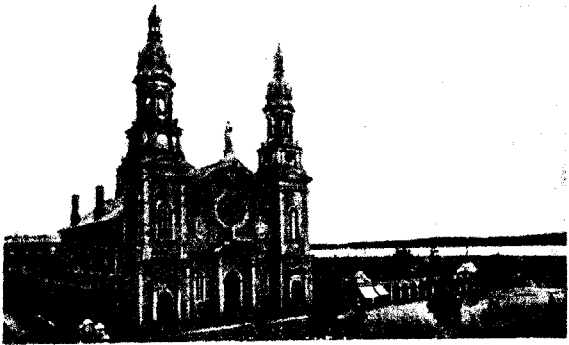
FIN



Gibraltar



L'Empress of Scotland, le plus gros paquebot Canadien sur l'Atlantique. Il jauge 25 000 tonnes et fait la navette entre Québec, Cherbourg, Southampton, et Hambourg.

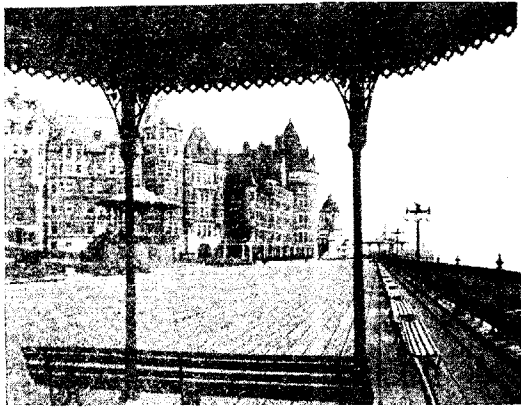


Québec - Ste-Anne de Beauport.

---

**TABLE DES MATIÈRES**

---



Québec — La terrasse Dufferin

# Table des matières

---

LE DEPART	5
I DE MONTREAL A OTTAWA	9
II D'OTTAWA A TORONTO	20
III AUX CHUTES DU NIAGARA	27
IV SUR LES GRANDS LACS	35
V AU LAC DES BOIS	45
VI DANS LA PRAIRIE	53
VII DANS LES MONTAGNES	59
VIII SUR LE PACIFIQUE ET AU JAPON	73
IX CHEZ LES CHINOIS ET LES PHILIPPINS	81
X SOUS L'EQUATEUR ET EN AUSTRALIE	87
XI AUX INDES ET EN PERSE	94
XII VERS LA PALESTINE	103
XIII DE ROME A MONTREAL	115

---

La couverture est de  
M. J. B. LAGACÉ.  
Les illustrations ont été  
gracieusement fournies :  
pour la partie Canadienne,  
par le Pacifique Canadien ;  
pour l'Orient et l'Europe  
par l'Agence Cook.